

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

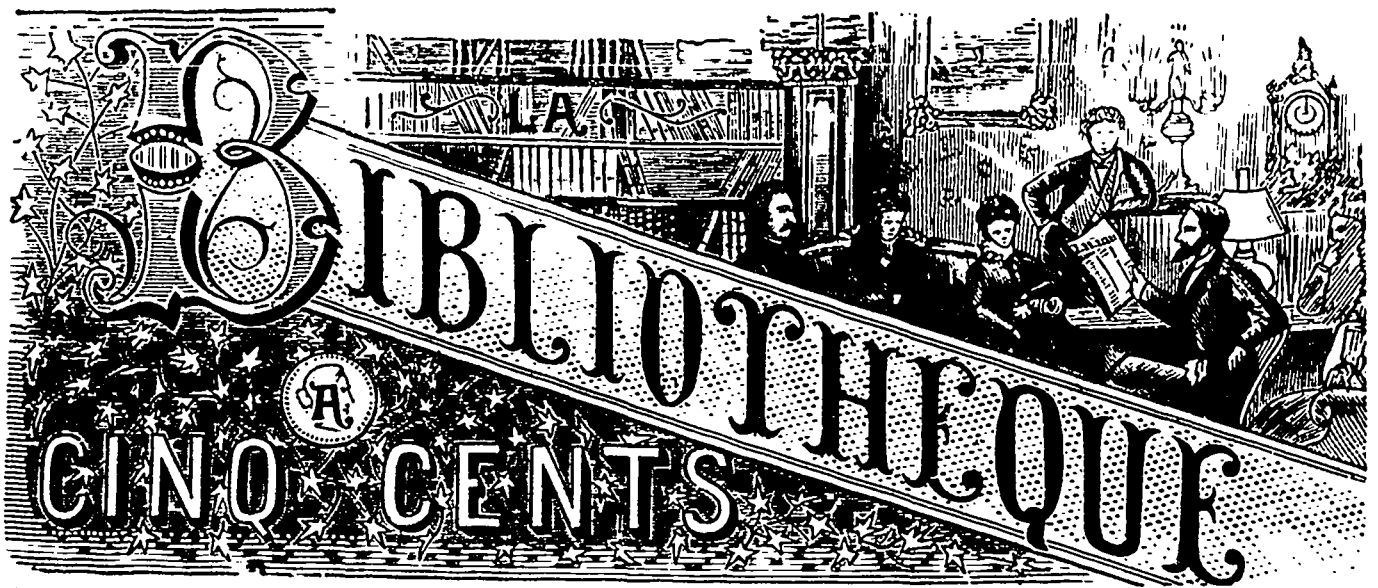
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, HERSETTE & C<sup>IE</sup>, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN  
\$2.50 }

MONTREAL, 28 AVRIL 1887

{ UN NUMERO  
5 CENTS }

No. 3

## L'ARME RÉVÉLATRICE



Il distingue dans la nuit deux hommes luttant contre une demi-douzaine de bandits, et se précipita à leur secours.

## L'ARME RÉVÉLATRICE

(L'épisode qui précède a pour titre *Les Millions du Nabab*)

COMMENT SE NOMMAIT, VIVAIT ET PENSAIT ADRIEN

En voyant Adrien disposer si facilement d'une somme de cinq cents francs en faveur de gens qu'il ne connaissait pas, dont il n'avait jamais vu que les mains jusqu'à ce jour, on serait tenté de croire qu'il nageait dans l'opulence, tout comme le nabab dont Paris s'occupait en ce moment.

C'est une grave erreur. Sans être pauvre, Adrien n'était pas riche.

Si sa conduite était excusable, c'est que sans parler de son cœur dont la générosité l'avait entraîné d'abord, il avait vingt-quatre ans, se trouvait à la tête de deux mille francs et était artiste.

On sait qu'à cet âge-là un jeune homme, un artiste surtout, n'est guère plus prévoyant que la cigale, et ne songe pas à thésoriser.

Il sentait bien qu'il avait agi avec un peu de légèreté, en écornant si gravement son petit avoir, lui qui réservait encore à sa mère une surprise d'une valeur au moins égale ; mais il ne regrettait rien et se consolait en disant :

—Après tout, il aurait toujours fallu que j'achète un fusil. Que ce soit aujourd'hui, que ce soit demain...

Et puis, il s'intéressait maintenant au sort de ces deux femmes, depuis qu'il les avait vues se troubler en entendant les noms qu'il avait prononcés devant elles.

Faire un portrait de lui n'est pas chose facile, car il avait tant de mobilité dans la physionomie qu'elle changeait d'expression à tout instant.

Dire qu'il avait les cheveux blonds, des grands yeux noirs, un nez correct, une barbe fine, soyeuse, bien plantée, ajouter qu'il avait la bouche bien dessinée, le menton rond, l'ovale du visage un peu allongé, ne signifie pas grand-chose.

Être blond, bien bâti, avoir un mètre soixante-dix-huit centimètres de hauteur, ne constitue la valeur d'un homme que devant un conseil de révision. On dirait volontiers de lui :

—Voilà un gaillard qui ferait un fameux cuirassier !

L'extérieur chez l'homme n'a d'autre mérite que celui de la première impression. Il est certain qu'un beau garçon prévient généralement en sa faveur ; mais si, sous cette enveloppe gracieuse on ne trouve rien de ce qu'elle annonce, le désenchantement réagit aussitôt. Autant s'arrêter devant les boutiques de coiffeurs, et considérer les poupées de cire sur lesquelles ils produisent les merveilles de l'art capillaire.

Adrien était de ceux qu'on peut classer hardiment dans la catégorie des jolis garçons, mais on le jugera bien mieux à l'œuvre qu'on ne le ferait sur une esquisse sommaire, toujours incomplète.

L'homme se recommande, non par la figure, mais par les actions.

Son intervention chez madame Dorval prouve déjà que son cœur était généreux jusqu'à la prodigalité. On jugera du reste, par le rôle qu'il joue dans le drame dont les péripéties vont se dérouler de plus en plus saisissantes.

Adrien n'était pas Français. Il était né en Amérique d'un père Américain et d'une mère Française. Il était donc Américain d'origine.

Il se nommait Adrien Roberts ; mais comme les Français ont la spécialité de dénaturer tous les noms, dès qu'ils sont un peu plus difficiles à prononcer que les leurs, on l'appelait Adrien Robert. Puis, peu à peu, sachant bien que ce nom de Robert n'était pas tout à fait le sien, on l'appela Adrien tout court pour ne plus se tromper.

Les étrangers fournisseurs et simples connaissances de l'artiste, disaient "Monsieur Adrien". Il en résulta que les trois quarts des gens qu'il saluait ignoraient même qu'il se nommait Roberts, lui donnaient, du "monsieur", ou "mon cher Adrien" sans se douter ou s'inquiéter qu'il portât un autre nom.

Très peu de ceux qui se prétendaient ses amis connaissaient son histoire et savaient même s'il en avait une.

Il était arrivé d'Amérique en France, à l'âge de dix ans, avec sa mère, quelques mois après la mort de son père.

Mme Roberts n'avait quitté jadis son pays qu'à regret et n'avait jamais renoncé à y revenir.

Quand le malheur qui la frappa lui rendit une liberté qu'elle n'avait pas demandée, elle s'enfuit d'Amérique où palpitait de trop cruels souvenirs, et vint chercher à Paris le calme et la tranquillité dont ses larmes de veuve avaient besoin.

Il ne lui restait qu'une fortune médiocre de quatre-vingt mille francs, avec laquelle elle entreprit d'élever son fils.

Adrien avait dix ans quand il entra au collège. Il parlait anglais et français avec une égale facilité et sans le moindre accent étranger.

Il n'ignorait pas qu'en se reléguant au fin fond des Bati-guolles pour y vivre avec plus d'économie, sa mère sacrifiait à son éducation un bon tiers de ses revenus.

S'il ne fut pas dès l'enfance un de ces phénomènes précoces qui servent d'étendard à un lycée, et qu'on promène de concours en concours, il fut du moins un élève sage et docile.

D'ailleurs ses aptitudes se révélèrent moins de deux ans après ses débuts scolaires. Les spécialités dans lesquelles il excella, furent l'histoire et le dessin.

Du grec et du latin, il en savait autant que ses camarades, c'est-à-dire juste assez pour les oublier au bout de quelques années.

D'année en année, ses goûts s'accusèrent de plus en plus. Son habileté de crayon était telle que son maître de dessin et le proviseur lui-même conseillèrent à Mme Roberts de diriger vers l'art les merveilleuses dispositions de son fils.

Adrien avait alors dix-sept ans.

Sa mère n'ignorait rien des aridités du début dans la carrière artistique et, comme ses ressources étaient médiocres, elle hésitait à suivre le conseil qu'on lui avait donné.

Elle interrogea Adrien à ce sujet et découvrit en lui un tel désir d'apprendre, une telle vocation qu'elle se résigna, en soupirant d'abord, à obéir à un penchant si prononcé.

Aussi, pour ne pas faire perdre inutilement à son fils deux années précieuses, elle supprima les classes de rhétorique et de philosophie et fit entrer Adrien chez un peintre de ses amis dont le nom fort connu était pour elle une garantie sérieuse.

Celui-ci consentit, par pure amitié, à prendre le jeune rapin comme élève. Il s'intéressait d'ailleurs au sort de la veuve dont il connaissait la fortune restreinte.

L'élève commença par étonner le maître par la hardiesse et la netteté de ses croquis. Les lignes étaient pures, correctes, tracées d'une main ferme.

La ronde bosse n'avait pas de secrets pour lui.

On lui mit un pinceau dans la main, s'imaginant l'embarasser un peu.

Mais durant le loisir des vacances, Adrien, qui s'était pourvu d'un attirail, incomplet à la vérité, avait déjà barbouillé une vingtaine de toiles dont il avait copié ou imagé le sujet.

Si son pinceau n'était pas sûr, il était déjà exercé. Il possédait au suprême degré, et de pur instinct, l'art de trouver la couleur sans tâtonnements, sans empâtements.

Le maître demeura saisi. Pour lui, l'épreuve était décisive. Il y avait chez ce jeune homme un véritable tempérament de peintre.

À dater de ce jour, Adrien devint son élève favori.

Au bout de six mois, il avait dépassé, sans effort, tous ses camarades d'atelier, espiègles, paresseux, flâneurs, qui rêvent la vie d'artiste et l'indépendance qu'elle procure, sans paraître se douter que c'est le travail qui la prépare.

Certes, il y avait encore chez le débutant une grande inexpérience, mais le feu sacré l'animait, mais, si imparfaites que fussent ses créations, il créait ; il créait vrai.

A la fin de l'année, il avait fini par gagner quelques sous, soit en copiant deux ou trois tableaux du maître, soit en vendant quelques-unes de ses études.

Ce qui le désolait, c'est que l'atelier dans lequel il travaillait était situé rue de Fleurus, et qu'il demeurait aux Bâtignolles. Tous les jours il perdait deux bonnes heures à faire le trajet, aller et retour compris.

Il obtint de sa mère qu'elle vint se loger à proximité de l'atelier ; et comme il s'était mis à la recherche d'un appartement, il découvrit, rue Notre-Dame-des-Champs au fond d'une cour, un pavillon qu'entourait un étroit jardinot.

Le loyer en était relativement si bon marché, l'aspect des arbres et des plates-bandes était si réjouissant qu'Adrien le loua sur-le-champ, et exigea de sa mère qu'il payerait la différence entre le logement qu'elle quittait et celui dans lequel il la faisait entrer.

Mme Roberts ne souleva aucune objection ; les confidences que le maître lui avait faites la rassuraient désormais sur l'avenir de son fils. Et puis... elle était mère... Elle avait foi en son enfant.

Le pavillon qu'avait découvert Adrien semblait à miracle avoir été bâti pour lui.

Au rez-de-chaussée, élevé sur cave, une antichambre ou vestibule et un vaste atelier de huit mètres carrés.

Au premier étage, un petit appartement complet : chambre, salon, salle à manger, cuisine et antichambre. On y accédait par un escalier placé dans le vestibule du rez-de-chaussée.

Le salon fut supprimé et converti en chambre à coucher. L'installation était suffisante, sinon complète.

Quant à l'atelier, sauf les dimanches et jours de fête, il resta désert pendant près de trois ans, non pas tout à fait cependant, — car Adrien demanda et obtint parfois quelques jours afin de travailler un peu pour son compte.

Au bout de ces quatre ans de sage artistique, Adrien grâce à ses dispositions exceptionnelles et à un labeur persistant, était devenu un véritable talent.

Son maître lui déclara qu'il pouvait voler de ses propres ailes.

Le jeune peintre n'attendait que ce bienheureux oracle pour prendre son essor. Le cœur plein des illusions de son âge, il croyait que l'univers était à lui.

Il avait noué dans l'atelier de son maître des relations qui le servaient utilement et fructueusement. Cinq ou six amateurs, présentant la renommée future de son pinceau, lui commandèrent des tableaux, grâce auxquels Adrien put meubler son atelier et se créer un intérieur à peu près confortable.

Mais quand ces rares clients eurent fourni les premiers fonds, les autres se firent tirer l'oreille, si bien que, pour vivre et ne pas être à charge à sa mère, Adrien fut obligé de s'adresser aux marchands.

Aujourd'hui, grâce aux quatre mille francs de revenus que possédait Mme Roberts et à ce qu'il gagnait, l'artiste parvenait à joindre convenablement les deux bouts, mais n'en était pas encore arrivé au point qu'il ambitionnait d'atteindre, c'est-à-dire voir arriver le client sans impatience et faire attendre le marchand.

Il ne faisait pas encore la loi, il la subissait.

Pourtant il avait exposé deux ans de suite avec succès. Les critiques d'art s'étaient occupés de lui avec certains égards. Il était connu et estimé de tous ses camarades, toutes choses un peu essentielles.

Malheureusement, sa réputation n'avait pas encore franchi ce cercle d'indifférence et presque d'hostilité que la foule défilante trace toujours autour des nouveaux venus.

Adrien ne désespérait pas. Il avait du courage et de la volonté ; il trouvait même que, relativement, ses débuts avaient été faciles : il voyait tant de pauvres diables mourir de faim, qui étaient entrés avant lui dans cette aride carrière, qu'il se consolait en récapitulant les plaisirs, peu coûteux du reste, que sa petite position lui permettait.

Ne pouvant avoir ni chevaux ni voitures, ni prendre part à aucune des distractions coûteuses du sport ou de la chasse, mais avide de mouvement et d'activité, il avait adopté le *yachting*.

A la fin de l'année où il avait quitté le collège, il avait économisé dans ce but quatre misérables cents francs, empliés sou à sou dans une tirelire de grès. Quand il eut réalisé ce capital, il se rendit à Argenteuil. La curiosité l'y avait poussé souvent : il savait que ce bassin de la Seine était presque exclusivement consacré à la navigation de plaisance.

Il y acheta un clipper d'occasion, et se livra le plus souvent qu'il put au goût prononcé qu'il avait rapporté d'Amérique, et qu'il avait contracté dès sa plus tendre enfance.

Cependant son plaisir n'était pas complet. Il attribuait aux constructeurs français une infériorité réelle sur ceux de son pays, — ce qui n'a rien de surprenant, puisque le clipper est d'importation américaine.

Aussi, dès qu'il fut à même d'en commander un, il s'adressa à un constructeur de New-York, ne lui cachant pas que l'embarcation qu'il désirait était appelée à courir contre les voiliers parisiens.

Le constructeur se piqua d'amour-propre et lui envoya un véritable modèle comme gabarit, comme grément, comme aménagement, on pourrait même dire comme ébénisterie.

Ce petit chef-d'œuvre, admiré par tous les connaisseurs et baptisé par son maître sous le nom d'*Espérance*, n'était arrivé à Argenteuil que quinze jours avant l'époque où commence ce récit.

On a vu avec quelle crânerie ce clipper se comporta à la mer et comment il justifia par un sauvetage le nom qu'il avait reçu.

Adrien était enchanté de son acquisition.

Il l'avait répété à sa mère sur tous les tons, et cependant la bonne femme avait remarqué que depuis cette époque à peu près son fils était devenu triste et rêveur.

Vingt fois elle était descendue sans précaution pour travailler auprès de lui dans l'atelier, et vingt fois elle l'avait surpris, immobile et pensif, le regard fixe, semblant chercher au loin une image ou une idée qui le fuyait.

A quoi songeait le cher enfant ? Était-ce à son art ? Était-ce à l'amour ?

Elle l'ignorait, la chère dame, et, comme Adrien ne lui disait rien, elle ne l'interrogeait pas de peur de l'importuner.

Elle avait eu un mouvement de terreur quand son fils lui avait raconté la navrante histoire de Mme Dorval et de sa fille : elle avait cru d'abord que son fils avait jeté les yeux sur la jeune femme. Mais elle s'était promptement rassurée. Bien certainement, Adrien ne connaissait pas ces dames : il n'aurait pas su mentir à ce point.

Alors à quoi ou à qui pensait l'artiste ?

Hélas ! qu'aurait dit la pauvre mère, si elle avait su que son fils était amoureux d'une vision, si elle avait su que le hasard la lui avait fait rencontrer avant-hier encore, si elle avait su enfin que cette vision avait un beau nom, une riche fortune, toutes grandeurs incompatibles avec la pénurie de son fils ?

C'était cependant trop vrai ! Ainsi qu'Adrien l'avait confessé à de Coissy, il avait tout fait pour banir ce beau visage de sa pensée.

Il ne savait pas son nom, il n'avait fait que l'entrevoir inanimé, pâle et défaite, les yeux à demi fermés, mais il l'avait portée dans ses bras robustes. Si faiblement que battit le cœur de cette enfant, il l'avait senti contre le sien, il avait respiré son haleine. Ces regards éteints, ces pulsations insensibles l'avaient bouleversé.

Cette beauté idéale, qui ne tenait plus qu'à un souffle de vie, l'avait frappé. Sous l'admiration de l'artiste avait germé l'amour de l'homme.

Il ne se cachait pas que c'était folie. Quand il avait fui la reconnaissance d'Hélène, il croyait bien que c'était à jamais. Pourquoi n'est-on libre ni de son cœur ni de sa pensée ? Il aurait arraché de l'un et de l'autre cette angélique figure qui le poursuivait malgré lui.

Et encore l'aurait-il fait ? Ne trouvait-il pas encore une sorte d'acre volupté dans les égarements de sa raison ? Ne se plaisait-il pas à lutter contre l'impossible, contre l'absurde ? Peut-être ! car il n'avait jamais voulu livrer franchement combat à cette préoccupation de son esprit.

Certes, il n'avait jamais espéré la revoir. Mais la fatalité la lui avait fait rencontrer ! Quel caprice de la destinée l'avait rejetée sur ses pas ? Hier il avait des chances de l'oublier, aujourd'hui il n'en avait pas, car il l'avait vue rougissante, émue, troublée, vivante. Vivante, c'est-à-dire cent fois plus belle.

Cette fois il avait peur. Il ne se sentait pas le courage de lutter, il fuyait. Et tout en fuyant, il cherchait un prétexte à sa fuite : le fusil qu'il venait d'acheter ! Ne pouvait-il pas laisser là cette arme inerte ? Quelle sottise raison !

La vérité, c'est qu'il aurait voulu partir et rester, qu'il osait et qu'il n'osait pas.

Il ne s'attendait guère à être si tôt mis en demeure de se prononcer.

On lui apportait une lettre : papier glacé, parfumé, un chiffre avec une couronne de baron, une couronne semblable à celle qu'il avait vue l'avant-veille sur les panneaux de la voiture !

Il brisa l'enveloppe avec des palpitations effrayantes. Il essaya de lire, il y voyait à peine. Enfin il déchiffra ces quelques mots :

« Mon cher monsieur,

« Vous seriez mille fois aimable de venir prendre le thé chez moi, après demain jeudi, en compagnie de quelques amis.

« Recevez, mon cher monsieur, l'hommage de notre reconnaissance et de ma haute considération.

« Baronne A. DE VORCELLES.

Ce nom lui était inconnu, mais on lui parlait de reconnaissance dans ce billet : donc il s'agissait bien des dames qu'il avait sauvées à Dieppe, qu'il avait revues deux jours avant, qui lui avaient demandé sa carte.

## X

COMMENT M. DE COISSY AVAIT FAIT CONNAISSANCE DU PRINCE CACHEMIRE.

Adrien demeura pendant quelques instants comme ébloui. Cette lettre, il ne l'avait jamais espérée. Elle allait au-devant de ses plus ardents désirs. Ainsi celle qu'il aimait était la fille d'une riche baronne et était appelée à hériter un jour de ce titre et de cette fortune !

Et on l'invitait à prendre le thé dans cette maison, lui, un artiste, un inconnu !

Ce contraste lui donna à réfléchir. Pourquoi l'invitait-on ?

La baronne ne le connaissait aucunement. Elle ignorait si le peintre était à même de soutenir une conversation, car elle ne lui avait jamais parlé. Bien plus, la tenue peu élégante dans laquelle elle l'avait rencontré à deux reprises n'était pas faite pour prévenir en sa faveur.

Était-ce à titre d'homme du monde qu'on lui adressait une invitation ? N'était-ce pas plutôt à titre de sauveteur ? Ne se proposait-on pas de le produire en petit comité et de lui faire raconter son odyssée ?

À cette pensée, la rougeur de la honte lui monta au front. Il froissa avec colère entre ses doigts ce billet parfumé qui, tout à l'heure, l'enivrait de félicité.

— Eh bien ! non ! s'écria-t-il dans un mouvement de révolte intérieure. Je n'irai pas !

Il était agité, de mauvaise humeur.

Le parti qu'il venait de prendre ne le satisfaisait pas : il avait sacrifié son amour à son amour-propre.

Rien ne lui était plus facile que de revenir sur sa décision. Il avait encore le temps d'écrire à son ami de Coissy, de lui dire la vérité ou de prétexter des affaires urgentes, de se dégager, en un mot. Gustave l'aurait traité de girouette et il n'en aurait pas été question.

Cependant Adrien n'hésita pas. L'idée qu'on voulait le

donner en représentation à un cénacle d'amis lui inspira du courage. Il prit la plume et répondit :

« Madame la baronne,

« A mon grand regret, je me vois forcé de décliner la gracieuse invitation que vous avez daigné m'adresser.

« Un engagement antérieur m'oblige à quitter Paris demain matin. Je pars avec mon ami Gustave de Coissy, en compagnie du prince Cachemire, pour aller chasser chez le comte d'Olligny.

« Veuillez accepter, madame la baronne, avec mes excuses les mieux senties, l'expression de ma bien respectueuse considération.

« ADRIEN ROBERTS. »

Assurément, il y avait dans cette lettre une phrase de trop : celle où il parlait du prince, du comte et de Gustave ; mais l'artiste avait cédé en la traçant à un petit grain de vanité bien pardonnable. Il n'était pas fâché de prouver à la baronne que lui aussi connaissait et fréquentait des gens titrés.

Il fit jeter cette lettre à la poste, et se boutonna, comme pour empêcher son courage de s'échapper. Mais à peine la domestique qui le servait fut-elle partie qu'il se prit à regretter le moment de vivacité auquel il avait obéi. Les amoureux seront éternellement les mêmes.

S'il avait pu courir à la poste réclamer sa lettre, l'anéantir, il l'aurait fait. Malheureusement il était trop tard !

Alors il essaya de se persuader qu'il avait sagement agi. S'il ne parvint pas entièrement à se convaincre, il passa du moins la fin de la journée dans des alternatives de joie et d'humeur qui lui firent paraître le temps moins long.

Le lendemain matin, exact au rendez-vous qu'il avait reçu, Gustave vint le chercher en voiture.

— Ah ça ! lui dit-il, es-tu fou de me faire faire des courses semblables ? De la rue de Provence à la rue Notre-Dame-des-Champs, et de là au chemin de fer de Lyon ! Comme cela se touche ! Sais-tu que tu m'as fait lever à cinq heures du matin ?

— J'en suis fâché, mon pauvre ami, répondit Adrien, mais tu ne peux pas me reprocher d'avoir suivi ton conseil. . .

— C'est vrai ! fit Gustave. Tu t'es décidé à fuir ta vision !

— Vision . . . dis-tu ? soupira l'artiste en hochant la tête. Ne sais-tu pas que je l'ai revue ?

— Si, tu me l'as raconté.

— Mais ce que tu ignores, c'est qu'elle se nomme Mlle de Vorcelles.

— Tu le sais donc à présent ?

— Depuis hier.

— Comment ?

— Tiens ! lis toi-même, dit Adrien.

Et il tendit à son ami le billet que lui avait écrit la baronne.

Gustave le parcourut des yeux et rassembla ses souvenirs. — De Vorcelles . . . murmurait-il. Je connais cela . . . Où donc ai-je . . . Ah ! j'y suis !

Et se tournant vers l'artiste :

— La mère femme agréable, trente-sept ans, coquette encore, un peu boulotte, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien elle.

— La fille, grande et belle personne, dix-huit ans, des cheveux noirs à profusion, un teint mat, des yeux bleus splendides, bordés de cils tellement épais qu'on les croirait dessinés au charbon, nez irrégulier, mais spirituel, une bouche . . . oh ! par exemple, une bouche, une vraie cerise royale.

Adrien approuvait de la tête et s'épanouissait à chaque détail du signalement que traçait de Coissy.

— La taille élevée et bien prise, poursuivait Gustave, ni trop mince comme celle de certaines femmes qu'on a peur de casser, ni trop épaisse comme certains pilotis de ma connaissance ; des contours admirables . . . je ne crois pas que sa couturière triche . . . une main d'enfant, longue et effilée, deux pieds de Chinoise, mieux cambrés pourtant . . .

— Oui, oui, souriait Adrien.

— Tudieu ! mon gaillard, s'écria Gustave, tu n'es pas dégoûté ! On t'en fera faire des petites baronnettes comme celle-là ! Et tu as eu le courage de partir ! Et tu n'es pas allé

to traîner devant ces petits petons-là, baiser cette menotte de déesse !

— Mais c'est toi qui m'a conseillé de quitter Paris ! ...

— J'ai fait une sottise, je ne savais pas de qui il s'agissait ! ...  
Ou plutôt non, poursuivit-il en se calmant tout à coup et en prenant un air grave, j'ai bien fait, et toi aussi. Si tu ne l'aimais pas, je t'aurais engagé à te rendre à cette invitation, car tu es peintre, et jamais beauté plus complète, n'attirera tes regards, mais tu l'aimes... N'en parlons plus, tiens ! parlons un peu du nabab.

Adrien était sombre. Il n'écoutait pas son ami : sa pensée se reposait sur le portrait imagé que Gustave avait tracé de la jeune fille. De Coissy le voyait bien et il cherchait à le distraire.

— Quelle chance nous aurions, disait-il, si ce prince Cachemire n'était pas au chemin de fer ! Nous ferions la route tous les deux, nous causerions de tout, un peu d'elle, mais pas beaucoup. Ah ! nous n'aurons pas cette veine-là. Il tient trop à son voyage, ce marchand de châles tatoué comme une vieille faïence ! Il m'a tant recommandé d'être exact qu'il ne manquera pas le train...

Adrien souriait, mais c'était par pure complaisance.

La voiture qui les emportait roulait avec rapidité dans les rues à peu près désertes.

Soudain l'artiste arrêta d'un geste le flux de paroles qui s'échappait des lèvres de Gustave.

— A propos, dit-il en dardant sur lui un regard sévère comme pour lui défendre le mensonge, connais-tu Mme Dorval ?

— Qui ? fit étourdiment Coissy, l'ancienne actrice de la Porte-Saint-Martin ?

— Non, je parle sérieusement.

— Pas le moins du monde ! répondit Gustave avec un profond étonnement et sans baisser les yeux.

— Merci, c'est tout ce que je voulais savoir, dit Adrien.

Et en lui-même il ajouta :

— Décidément c'est le nom du comte qui a produit sur ces pauvres femmes un si grand effet.

Gustave n'était pas encore revenu de sa surprise. Heureusement pour lui il n'avait pas un caractère à demeurer trop longtemps sérieux.

— Maintenant, à ton tour ! dit-il. Pourrais-tu m'apprendre pourquoi le prince tient tant à faire ce voyage de la Nièvre ?

— Comment veux-tu que je réponde à cette absurde question ? fit Adrien. Est-ce que je le connais, moi, ton nabab ?

— Eh bien ! mon cher, ma question n'est pas plus absurde que la tienne. Je ne connais pas plus Mme Dorval que tu connais M. Adjir-Adjirmore-Rajah.

Au même instant, le coupé s'arrêtait devant les bâtiments du chemin de fer.

— Quand je te disais qu'il serait là ! fit de Coissy en indiquant du doigt à l'artiste le prince Cachemire, accompagné de son fidèle Berger.

Autant par curiosité d'artiste que d'homme, Adrien examina attentivement le personnage que Gustave lui désignait.

Tout d'abord son attention se porta sur le visage. Il y reconnut les tatouages bizarres qu'on lui avait décrits ; mais en fouillant soigneusement les traits il ne trouva rien du type qu'il se figurait rencontrer.

Au lieu de cette ligne pure et un peu osseuse des sourcils, du nez régulier, droit, aminci, des lèvres un peu épaisses qui caractérisent les races de l'Indoustan, il voyait des sourcils noirs, très fournis, grassement plantés dans la peau. Le nez était fort, les narines saillantes et mobiles, mais n'avaient pas cette finesse sobre du type indou. Enfin la bouche était pleine et colorée, mais les lèvres étaient plus minces, plus délicates de contour.

L'œil seul était bien profondément noir et enfoncé dans l'orbite, mais la peau n'avait pas ce ton vert bronzé qui lui est ordinaire. Pour un peu, on aurait juré voir un simple Européen, fortement brûlé par un long séjour dans des climats tropicaux.

Ce qui avait, sans doute, échappé à tout le monde ne manqua pas de frapper l'artiste. Il chercha des yeux, quelque part, un coin de la peau qui ne fût pas exposé au grand air, mais le prince était si bien enveloppé qu'Adrien ne put rien distinguer.

Il est vrai que la température glacée de cette matinée de fin novembre justifiait amplement les précautions que le prince Cachemire avait prises contre le froid.

Le jeune peintre ne voyait rien sur ce visage qui eût une couleur locale, à l'exception des tatouages dont il était couvert.

Est-ce que ces tatouages appartenaient-ils plutôt aux tribus sauvages des Indiens d'Amérique qu'aux peuplades de l'Hindoustan.

Adrien ne put pas momentanément pousser plus loin ses investigations. De Coissy venait de payer le cocher, de confier les bagages au facteur, et s'avavançait au-devant du nabab qu'il salua cérémonieusement.

Puis il prit l'artiste par la main et le présenta au prince.

— Monsieur Adrien Robert, dit-il, un de mes camarades d'enfance, et, ce qui vaut mieux, un peintre de talent. Si vous le permettez, il sera notre compagnon de route.

— Tous ceux que vous recommanderez seront les bienvenus, monsieur, répondit le prince avec une grande affabilité. Les circonstances dans lesquelles j'ai eu l'honneur de vous connaître me sont un sûr garant des amitiés que vous patronnez.

On voit que Gustave lui-même avait francisé comme les autres le nom de Roberts.

Adrien ébahi s'inclina. Il ne s'attendait pas à entendre s'exprimer si galamment et si purement en français un homme venu de pays si lointains qu'on le prétendait.

— Je vous laisse avec Adrien, prince, dit Gustave, je vais prendre nos billets...

— C'est inutile, répondit le nabab, j'ai fait retenir un compartiment. Nous pouvons monter en wagon, nous ferons plus amplement connaissance.

A ces mots, il prit les devants et se dirigea vers une sortie spéciale dont l'employé ouvrit les portes à deux battants.

— Tu vois qu'il fait bien les choses, mon nabab, dit Gustave à l'oreille de l'artiste.

Adrien ne répondit pas. Il était trop ému. D'après ce que lui avait dit de Coissy, il s'imaginait que le prince Cachemire était une façon de sauvage à peine dégrossi, peu façonné par conséquent à nos mœurs, à notre langage, et il se trouvait en présence d'un homme que s'il avait porté les habits de tout le monde, on aurait pu prendre pour un parfait gentleman.

Il avait eu soin de se placer juste en face de lui, à l'angle opposé du wagon, afin de l'étudier plus à l'aise. Et tout en complétant la rapide inspection qu'il avait passée, il se rappelait le récit que Gustave lui avait fait de ses premières relations avec le nabab.

C'était à Alexandrie.

De Coissy était allé promener la son oisiveté intelligente, comme il était allé la promener l'été dernier en Laponie, — pour voir du nouveau.

Il sortait d'un café-concert dans lequel il avait entendu chanter de détestables romances par une "étoile" parisienne absolument inconnue, et regagnait paisiblement son hôtel, lorsqu'il entendit successivement deux ou trois coups de feu.

Bien qu'il connût les mœurs étranges de cette ville bizarre, et qu'il ne se souciait guère de se mêler aux bagarres quodidiennes dont les Grecs sont, le plus souvent, les tristes héros, il tira son revolver de sa poche — précaution indispensable en ce pays — et se dirigea de ce côté.

Il distingua dans la nuit deux hommes luttant contre une demi-douzaine de bandits, et qui s'escrimaient contre eux à coups de revolver.

Gustave pensa judicieusement que deux hommes n'auraient pas attaqué six, et, sans les avoir jamais vus, il courut à leur secours. Du reste, les intentions des agresseurs n'étaient pas



doutouses, on voyait briller dans l'ombre la lame de leur cimeterre.

A son tour, il fit parier son pistolet ; s'il ne put pas revendiquer entièrement l'honneur de la victoire, il contribua du moins puisamment à la défaite.

En moins de deux minutes, quatre des assaillants, grièvement blessés, gisaient sur le carreau ; les deux autres avaient pris la fuite.

Au bruit des détonations, les *cavas* étaient accourus.

Gustave allait s'éloigner quand un des deux personnages auxquels il était venu en aide l'arrêta au passage.

— Pardon, monsieur, demanda-t-il. Me ferez-vous le plaisir de me dire à qui je dois d'être sorti sain et sauf de ce mauvais pas ?

— Je me nomme Gustave de Coissy, monsieur, dit le libérateur en tirant de son portefeuille une carte qu'il remit à l'étranger.

— Et moi, monsieur, je suis le prince Adjir. Si vous voulez bien le permettre, j'aurai l'honneur de vous faire demain ma visite de remerciement.

Gustave ne s'en souciait pas, mais comment échapper à cette insistance ?

Il faisait nuit, il n'avait pas pu distinguer les traits de son interlocuteur ; ce titre de prince l'avait intrigué : il répondit qu'il serait très heureux et très flatté de recevoir un si haut personnage.

Les *cavas*, après avoir fait emporter les blessés, reconduisirent les voyageurs jusqu'à la porte de leur hôtel, en s'excusant humblement de ce qui venait d'arriver à Leurs Seigneuries.

Le lendemain, le prince Adjir tint scrupuleusement sa parole. Gustave reconnut en lui un individu qu'il avait entrevu dans le café-concert, et que les pierreries dont il était couvert avaient signalé à son attention.

C'était sans doute aussi ce qui avait allumé la convoitise des spadassins.

Dans sa conversation, le prince déclara que cette attaque nocturne ne l'avait nullement effrayé, qu'il avait assisté à des scènes bien plus violentes et couru des dangers autrement imminents.

Pourtant, loin de chercher à diminuer le mérite de Gustave, il exalta sa générosité et confessa que sans lui il aurait été fort en peine, car il n'avait plus que trois coups à tirer, et son intendant était désarmé.

Puis il s'informa si M. de Coissy était Français, s'il comptait retourner prochainement dans son pays, et sur la réponse affirmative de Gustave il lui offrit de faire le voyage en sa compagnie.

Précisément, ils allaient à Paris tous les deux ; ils attendaient le départ du premier paquebot ; ils étaient destinés à se rencontrer.

L'insouciant jeune homme y consentit.

Trois jours après, ils s'embarquaient ensemble.

Une semaine plus tard, ils arrivaient à Paris.

Répandu et aimé comme il l'était dans le monde élégant, Coissy fut le premier à lancer le prince sous le surnom de Cachemire qu'il lui avait donné.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'il recevait du rajah, montée en épingle de cravate, une superbe émeraude, entourée de brillants, comme "souvenir impérissable de leurs excellentes relations."

En effet, le cadeau était royal. Gustave aurait bien voulu le refuser ou y répondre par un cadeau de même valeur ; mais comment lutter avec un nabab ? L'épingle avait été estimée six mille francs. Il accepta le présent de ce moderne Artaxerxès.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le prince Cachemire témoignait à Gustave plus d'amitié et de déférence que celui-ci n'en montrait pour l'étranger.

Voilà pourquoi le nabab avait si gracieusement accueilli le jeune peintre que de Coissy venait de lui présenter.

Adrien ne le quittait pas des yeux, autant du moins que l'y autorisaient le respect et la décence.

Une belle tête, murmurait-il ; mais une tête d'Indien... j'ai bien de la peine à le croire.

## XI

### DANS LEQUEL ADRIEN POURSUIT UNE IDÉE FIXE

A peine installé dans le compartiment, de Coissy y avait pris ses aises. La majesté du nabab ne lui imposait pas la moins du monde. S'il ne le critiquait pas, comme Adrien, au point de vue de la ligne, il ne pouvait pas se résoudre à s'incliner avec les autres devant l'omnipotence de ce Crésus et à considérer comme un oracle chacune des paroles qu'il prononçait.

— Eh bien ! prince, dit-il, dès que la locomotive se fut mise en marche, vous voilà satisfait, je pense ? nous partons.

Le nabab sourit et fit de la tête un signe d'assentiment.

— Savez-vous ce qui me passe ? demanda Gustave.

— Non, répondit le prince, en soulevant légèrement sa paupière.

— C'est que cette partie de chasse vous tienne tant à cœur !

— Et pourquoi ? fit le nabab. N'est-il pas tout naturel que j'aie le goût de la chasse ?

— Assurément, mais vous devez être blasé sur les émotions anodines qu'elle donne dans notre plat pays de France.

— Vous vous trompez, mon cher monsieur. Un cerf aux abois ou un solitaire qui fait face aux chiens et à l'homme procure des émotions qui ne sont à dédaigner pour aucun amateur.

— Bon pour nous, cela, prince ; mais quand on a chassé comme vous les carnassiers de la grande espèce, tels que lions, tigres, panthères, nos cerfs ou sangliers sont bien incolores.

— Il est vrai, dit le nabab, que j'ai défendu ma vie contre presque tout ce que la création nourrit de terrible, depuis le plus petit insecte jusqu'à l'éléphant, mais cela ne m'empêche pas de goûter vivement les différents plaisirs de même espèce que chaque pays peut m'offrir. Et vous-même, monsieur de Coissy, vous n'êtes pas fait autrement que moi. Si vous alliez dans l'Inde, vous voudriez chasser le tigre.

— Oui, mais je n'y suis pas allé.

— Non, mais vous avez été en Egypte. Y avez-vous chassé la caille ?

— Assurément. J'en ai tué des centaines.

— Vous avez été en Laponie. Y avez-vous chassé le renne ?

— Certainement, on n'y a pas autre chose à faire.

— Alors, pourquoi, vous qui avez pratiqué, dans chacune des contrées que vous avez parcourues, la chasse qui lui est particulière, trouvez-vous surprenant que, venant en France pour la première fois, j'éprouve le désir de m'y procurer les mêmes sensations ?

— Vous avez raison, prince, dit Gustave qui s'avoua franchement vaincu.

— Remarquez, d'ailleurs, poursuivit le nabab, que c'est vous qui m'avez mis l'eau à la bouche.

— Moi ! se défendit de Coissy.

— N'est-ce pas vous qui m'avez présenté le comte d'Olligny ?

— Parce que vous me l'avez demandé, prince, répliqua vivement le jeune homme.

— Je vous ai demandé de me présenter celui-là comme je vous ai prié de me mettre en relations avec dix autres. Quand vous m'avez nommé tous vos amis, j'ai pris au hasard, dans cette longue liste, les noms qui ont le plus flatté mon oreille, sans savoir même, puisqu'ils m'étaient absolument indifférents, pourquoi je choisissais ceux-là.

— C'est possible. Cependant, rappelez-vous, prince, qu'à deux reprises vous m'avez reproché de ne pas avoir amené le comte.

— Sans doute, vous me l'aviez promis.

— Oui, mais vous avez beau dire, à l'égard de M. d'Olligny vous avez insisté bien plus que pour les autres.

— Peut-être. Il est tout simple qu'un étranger désire con-

naître les grands noms du pays qu'il visite. Et quand je disais tout à l'heure que c'était vous qui m'aviez mis l'eau à la bouche, j'étais dans le vrai ; car, souvenez-vous-en vous-même, monsieur de Coissy, c'est vous qui, en me fournissant sur le comte les renseignements que je ne demandais pas, m'avez dit qu'il possédait la plus belle chasso de France.

—Je ne dis pas le contraire.

—C'est vous qui m'avez appris que le comte allait très rarement dans la Nièvre, et que, ses propriétés étant rigoureusement gardées, ses bois foisonnaient de gros et de petit gibier.

—C'est la vérité.

—Alors vous comprenez maintenant quel attrait ce voyage a pour moi ?

—Oui... dit Gustave avec un peu d'hésitation, mais permettez-moi de vous répondre que si je vous ai donné sur le comte tant de détails, c'est que j'étais persuadé qu'ils vous intéressaient.

—En quoi ?

—Je l'ignore ; mais, tenez, voilà mon ami Adrien dont je vous ai parlé cent fois, qui est de toutes mes amitiés la meilleure et la plus dévouée, devant qui je veux répéter ce que je vous ai dit à vous-même, prince. Eh bien ! m'avez-vous jamais prié de vous le présenter ? N'est-ce pas un pur hasard qui vous met en présence, puisque, hier encore, il ne devait pas nous accompagner ?

—J'en conviens, mais je me réservais de me présenter à lui moi-même, répondit le nabab avec un peu d'embarras. Je sais que les moments d'un artiste sont précieux, et je ne voulais pas le déranger inutilement.

—Ceci, prince, est une défaite, mais une défaite bien excusable, dit Gustave avec complaisance, car j'avoue que je vous ai mis maladroitement dans une fausse position vis-à-vis de lui.

—Ce n'est pas une défaite, mon cher monsieur. Et la preuve, c'est que je voulais prier M. Adrien de me faire un tableau, dont j'ai la plus grande envie.

—Vraiment ? s'écria joyeusement de Coissy.

—C'est beaucoup d'honneur pour moi, prince, fit Adrien en s'inclinant.

—Attendez, messieurs, je n'ai pas fini, reprit le nabab. Vous pourriez supposer encore que je n'ai trouvé, pour sortir d'embarras, que ce moyen de commander un tableau à M. Adrien, mais que je n'en avais pas l'intention. Or, je tiens à vous convaincre du contraire.

—Cette idée était si bien arrêtée chez moi que, pour éviter à M. Adrien un voyage long et coûteux, j'ai fait dessiner par un artiste du pays l'endroit où je désire que la scène se passe. Ce croquis est chez moi depuis peu de temps, mais, je me proposais, à mon retour, d'aller voir M. Adrien pour lui donner quelques explications indispensables.

Alors, se tournant vers Gustave :

—Vous voyez, monsieur de Coissy, acheva le nabab, que vos reproches étaient injustes.

—Oh ! ce n'était pas un reproche, prince ! se récria Gustave avec vivacité. Ou si c'était un reproche, et qu'il m'eût échappé dans le feu de la discussion, il est tellement inconvenant que je vous en fait mes excuses.

—Y pensez-vous, mon cher monsieur ! protesta le Nabab avec grâce.

Puis s'adressant directement à l'artiste :

—Ainsi, monsieur ? voilà qui est bien convenu ? dit-il. A notre retour, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

—L'honneur sera pour moi, prince, répondit Adrien ; mais si vous daignez vous risquer dans les parages lointains que j'habite, permettez-moi de vous recommander quelqu'un...

Adrien s'arrêta brusquement, il craignait d'être indiscret.

—Parlez ! fit le prince avec bonté.

—On m'a dit que vous étiez généreux et que vous compatissiez aux infortunes qui le méritaient, reprit l'artiste. Or, j'ai découvert dans ma maison trois personnes que tuaient la faim et la misère.

—En vérité ! dit le nabab avec intérêt.

—Oui, prince, une veuve, sa fille et un enfant. La veuve, épuisée de travail et de fatigue, la fille grelottant la fièvre, l'enfant tenant pour toute nourriture le sein tari de sa mère.

—Mais c'est horrible, cela !

—Oui, prince, vous avez dit le mot, c'est horrible. Ma mère et moi, nous sommes venus en aide à cette pauvre famille. Malheureusement nous ne sommes pas riches. En outre, nous avons rencontré chez ces braves gens une si noble fierté que nous avons dû recourir à un subterfuge habile pour leur faire accepter la somme peu importante dont nous pouvions disposer.

—Comment avez-vous donc fait ?

—Figurez-vous, prince, que chez cette veuve, chez ces ouvrières patientes, vivant laborieusement de leur aiguille, dans cette chambre nue dont les meubles avaient été vendus l'un après l'autre, j'ai découvert un magnifique fusil !

—Par exemple !

—Le seul souvenir, paraît-il, qui restait de son mari à la pauvre femme. Elle n'avait pas eu le courage de s'en défaire et n'avait trouvé à l'engager qu'à un prix ridicule.

—Cette arme m'a servi de prétexte. J'en ai offert cinq cents francs à la veuve, lui accordant pour le retirer de mes mains contre pareille somme tout le temps qu'il lui faudrait.

—Et cette arme, vous l'avez ?

—C'est avec elle que je compte chasser demain.

—Vous me la montrerez, dit vivement le nabab, car il est véritablement surprenant de faire en pareil endroit un semblable découverte.

Le voyage s'acheva sans autre incident.

A six heures du soir, grâce à la voiture que le comte avait envoyée à la gare, tout le monde se trouvait réuni devant une table somptueusement servie.

Le prince était visiblement souffrant. Il promenait autour de lui un regard attristé et n'avait même plus cet éternel sourire affable que chacun lui connaissait.

On lui en fit l'observation. Il prétextait d'un violent mal de tête que le voyage lui avait causé, de sorte qu'on lui sut gré de ne pas se retirer, comme il aurait pu le faire, dans l'appartement qu'on lui avait préparé.

La présentation d'Adrien avait été faite par Gustave. L'artiste avait reçu du comte l'accueil le plus flatteur.

Après dîner, on passa au salon pour y prendre le café. Une boîte à cigares était ouverte, on y puisa et on se mit à causer.

Les invités du comte étaient au nombre de huit, tous jeunes, tous garçons, à l'exception de M. de Jivre, qui venait d'épouser trois mois auparavant une adorable jeune fille.

Son bonheur était si complet qu'il aurait voulu le faire partager à tout le monde.

—Mon ami, dit-il, à M. d'Olligny, vous avez un château splendide, une cave incomparable, mais il vous manque une chose essentielle.

—Quoi donc ? demanda naïvement le comte.

—Une femme, mon cher !

Ce fut autour du nouveau marié un concert de récriminations.

—J'en étais sûr ! s'écria l'un.

—Voilà de Jivre qui va recommencer son homélie ! ricana l'autre.

—Eh ! messieurs, ne riez pas, fit gravement le comte ; j'y ai déjà pensé. Je trouve que de Jivre a raison.

—Voyez-vous ! dit le mari triomphant.

—Oui, messieurs, poursuivit le comte. Autant parler de cela que d'autre chose. Nous sommes tous gentilshommes ici, ou artistes, ajouta-t-il galamment pour Adrien, ce qui est une aristocratie ; nous ne sommes pas des écerclés ; ce que je vais vous confier ne sortira pas de ce cercle restreint ; je puis m'accuser devant vous de mon hérésie : je ne veux pas rester plus longtemps garçon.

Il ne se trouva guère que trois voix pour protester contre cette décision, car Adrien, de Coissy, le prince et de Jivre ne firent pas même un geste de désapprobation.

Le comte se tourna du côté des célibataires obstinés.



—Mon Dieu, messieurs, dit-il avec le plus grand sang-froid, si vous connaissiez celle sur laquelle j'ai jeté les yeux, et vous la connaissez peut-être, je suis certain que vous m'approuveriez des deux mains.

—Jamais ! s'écria Paul de Cesson.

Au lieu de répondre sur-le-champ, le comte promena son regard sur ceux qui l'entouraient, puis il continua :

—Je vois ici trois personnes au moins qui me donneraient raison, si je voulais.

—Qui donc ?

—Monsieur Adrien, le prince et de Coissy.

Ceux-ci relevèrent curieusement la tête.

Adrien surtout fut tout oreilles : il ne s'attendait pas à être mis en cause.

—Nous connaissons donc la personne dont il est question ? demanda Gustave.

—Oui, mon cher.

—Et elle a nomme ?

—Permettez, fit le comte, ceci est une grosse indiscretion.

—Pourquoi ? dit Paul. N'avez-vous pas dit tout à l'heure que nous étions tous gentilshommes ? sommes-nous ivres ? Nous croyez-vous capables de trahir un secret que vous auriez confié à notre honneur ?

—Assurément non.

—Eh bien ! alors...

—Vous avez raison, dit le comte. D'autant plus raison que ce n'est pas compromettre une femme que d'avouer qu'elle a produit sur vous une impression profonde. En outre, j'en ai déjà touché deux mots à sa mère, cet été, à Dieppe.

Adrien tressaillit et lança à Gustave un coup d'œil d'intelligence.

—Et l'affaire conclue ? demanda M. de Javre.

—Pas encore, mais j'ai tout lieu de supposer que cela ne tardera pas, car la mère a parfaitement compris de quoi il s'agissait et n'a pas dit non.

—Bref, quand faites-vous votre demande ? interrogea Paul de Cesson.

—J'ai dit, répartit le comte, que je la renouvellerais cet automne, dès que tout notre monde serait de retour à Paris. Or, le moment est venu, et d'ici à huit jours au plus...

—Mais tout cela ne nous dit pas son nom, insista de Coissy, témoin des inquiétudes de l'artiste.

—Vous l'exigez ?

—Oui ! oui ! cria-t-on de toutes parts.

—Eh bien ! messieurs, cette jeune fille se nomme Mlle Hélène de Vorcelles.

Le regard d'Adrien brilla d'un éclair de haine et de douleur. Il fit un mouvement en avant comme pour se précipiter sur le comte et lui faire rentrer dans la gorge le nom qu'il venait de prononcer.

Gustave qui ne le perdait pas de vue, lui prit la main et le força de se contenir.

—En effet, disait de Javre, Mlle de Vorcelles est une des plus admirables beautés que j'aie jamais rencontrées.

—Est-ce aussi votre avis, messieurs ? demanda Raymond, en s'adressant à ceux qu'il avait directement interpellés tout à l'heure.

—Oui, fit distraitement le nabab qui parut sortir d'un long rêve.

—Et vous, de Coissy ?

—Moi, mon cher ! répondit Gustave, si j'avais des dispositions au mariage, je crois que je vous disputerais sa main.

—Et vous, monsieur Adrien ?

L'artiste fit un violent effort pour se calmer.

—Je ne connais pas la personne dont vous avez parlé, dit-il un peu sèchement.

—Mais si ! s'écria Raymond. Vous ne vous souvenez donc plus de votre sauvetage de Dieppe ?

—Très vaguement, monsieur.

—Eh bien ! Mlle de Vorcelles est l'une des deux femmes que vous avez ramenées dans votre embarcation ; l'autre était sa mère.

—C'est possible...

—C'est si vrai que le lendemain du jour où vous aviez quitté Dieppe pour vous soustraire à leur reconnaissance, je vous ai rencontré au Havre, avec de Coissy, et que vous nous avez raconté votre histoire.

—En effet balbutia... Adrien, qui était sur des charbons ardents : je crois me souvenir...

—A la bonne heure ! fit le comte. C'est précisément ce qui m'a mis sur la voie, lorsque, deux jours après, j'ai trouvé ces dames au Casino et qu'à leur tour elles m'ont fait le récit de ce qui leur était arrivé. Elles m'ont même demandé votre nom, dont je n'ai pu leur donner que la moitié, car de Coissy avait oublié ou négligé de me le dire. Ces dames avaient grande envie de vous connaître, monsieur ; aussi, vous ne l'échapperez pas ; cette fois, c'est moi qui aurai l'honneur de vous présenter à elles. Vous rappelez-vous, maintenant, la personne sur laquelle je sollicitais votre avis ?

—Je l'ai si peu vue, dit Adrien, qu'en vérité je ne saurais me prononcer.

—Soit ! mais je vous en ferai juge, mon cher monsieur. Le jugement d'un artiste de votre valeur est précieux en pareil cas.

Adrien souffrait visiblement. Peut-être le comte s'en était-il aperçu et prolongeait-il à dessein le supplice qu'il lui infligeait. Cependant il n'en avait rien laissé voir.

Cinq minutes après, la conversation avait changé de sujet et roulait sur la chasse. Chacun se préparait d'avance aux exploits cynégétiques du lendemain.

L'un vantait son chien, l'autre son fusil ; celui-ci parlait de son adresse, celui-là racontait les prouesses extraordinaires qu'il avait accomplies.

Le comte allait de l'un à l'autre, échangeant une phrase, un mot, un compliment.

Arrivé devant Adrien :

—Êtes-vous grand chasseur, monsieur ? lui demanda-t-il.

—Par goût, oui, monsieur, répondit l'artiste désireux de se venger. Malheureusement, les occasions sont rares. Aussi suis-je mal équipé. Croiriez-vous qu'hier encore je n'avais pas de fusil ?

—Pas possible ?

—Je vous le jure ! mais j'en ai trouvé un dans des circonstances aussi pénibles que bizarres...

—Vraiment ?

—Oui, chez une pauvre femme dont un misérable a déshonoré la fille et abandonné l'enfant. Ces trois infortunés étaient en train de mourir de faim.

—Ah ! fit le comte qui pâlit légèrement.

—Oui, monsieur. Aussi je ne crains pas de vous la nommer comme je l'ai nommée au prince et à de Coissy pour exciter leur charité. Elle s'appelle Mme Dorval et demeure dans la même maison que moi.

M. d'Olligny devint livide et chancela.

—C'est lui, pensa Adrien. J'en étais sûr ! C'est bon à savoir...

L'artiste n'avait pas perdu de vue Raymond. Pas une contraction de ses traits, pas un de ses mouvements ne lui avait échappé. Il avait remarqué les degrés différents de pâleur que l'épithète de misérable d'abord, et le nom de Mme Dorval ensuite, avaient amenés sur le visage du comte, et il faisait peser sur lui son regard de plomb.

Raymond n'avait pas eu le courage de le supporter sans baisser les yeux.

Quant à de Coissy, il avait tout entendu et se demandait pourquoi ce nom et cette histoire de Mme Dorval revenaient encore une fois sur les lèvres d'Adrien.

L'attitude du comte lui révéla une partie de la vérité.

Evidemment, entre lui et cette famille, il y avait un lien mystérieux.

Sans doute le misérable dont avait parlé l'artiste n'était autre que Raymond.

Mais celui-ci se remit promptement de cette surprise.

Il y eut alors entre lui et Adrien un regard échangé, dans lequel l'un et l'autre semblèrent vouloir faire passer toute leur haine. Ils sentirent qu'à dater de ce moment ils devenaient ennemis mortels...

Ce fut de Coissy qui s'interposa.

—Encore ton histoire de fusil ! ricana-t-il. Mais il devient une scie, ton fusil, mor chor ! Et je serais tenté de te dire comme le gamin de Paris : *Oùs qu'est mon fusil ?*

—Vous avez tort, mon ami, répliqua le comte d'un ton railleur ; l'histoire de M. Adrien est on ne peut plus touchante, et, s'il veut se charger, pour cette malheureuse famille, de quelques louis, je me ferai un plaisir de contribuer à cette œuvre de charité.

—J'accepte volontiers pour elle, monsieur le comte, dit Adrien que cet aplomb ne déconcerta pas. Je les lui remettrai de votre part.

Le nabab était à quelques pas de là. Il n'avait pas sourcillé et n'avait cependant pas perdu un mot de la conversation.

Les autres invités auraient pu l'entendre comme lui s'ils n'avaient pas été lancés dans les interminables épisodes de chasse auxquels ils avaient pris part.

Le comte alla les rejoindre sans affection et salua Adrien avec une aisance parfaite. Il avait recouvré tout son sang-froid.

Dès qu'il fut éloigné, Gustave se rapprocha de l'artiste.

—Ah ça ! es-tu fou ? lui demanda-t-il. Je te présente ici pour la première fois, et voilà que le comte et toi vous vous regardez comme deux chiens de faïence ! J'ai cru que vous alliez vous dévorer.

—Est-ce ma faute ? se défendit Adrien.

—Sans doute. C'est ta satanée histoire de fusil qui est cause de tout.

—Pouvais-je m'en douter ?

—Tu me prends pour un autre, mon chor, fit Gustave avec finesse. Pourquoi m'as-tu jeté brusquement, ce matin, à la tête le nom de cette Mme Dorval ?

—Parce que je voulais savoir si tu la connaissais.

—Est-ce pour la même raison que tu l'as jeté à la tête du comte ?

—Peut-être.

—Et maintenant sais-tu ce que tu voulais savoir ?

—Oui.

—Ainsi, le misérable en question c'est lui ?

—Je n'ai pas dit cela.

—Non, mais, comme je ne suis pas plus bête que toi, je l'ai deviné ; et le comte ne s'est pas trompé sur tes intentions, crois-le bien. Ah ! si c'est ainsi que tu te conduis dans toutes les maisons où je te présenterai, tu me feras perdre toutes mes relations, il ne me restera plus que toi.

—Et c'est bien peu de chose, n'est-ce pas ? fit Adrien avec amertume.

—Mais ! répliqua de Coissy avec un mouvement d'épaules. Comme tu sais bien que je te préfère à tous ces gens-là !...

—Merci, dit l'artiste en le remerciant par un sourire ; mais alors pourquoi m'as-tu donné tort en face du comte ?

—Parce que je ne pouvais pas te donner raison contre un homme que tu traites de misérable chez lui, lorsque c'est moi qui t'y amène, surtout.

—Permetts ! Quand ce mot m'a échappé, je n'étais pas encore sûr.

—Il ne manquerait plus que cela ! s'écria de Coissy. Allons, soit franc comme tu l'es toujours, et avoue que tu es jaloux.

—De qui ?

—Du comte.

—Moi ? Pourquoi ?

—Oh ! sainte-nitouche ! dit Gustave d'un air railleur, Parce qu'il veut épouser celle que tu aimes, Hélène... Mais, au fait ! tu devrais être au septième ciel ! tu connais son nom à présent.

—Qui ! soupira Adrien.

—Allons nous coucher ? conclut de Coissy. Surtout je t'en supplie, sois prudent ; pas d'éclat !

—Ne crains rien, fit l'artiste : mais je te le disais bien que ton comte d'Olligny ne me plaisait plus.

—Niez donc les pressentiments ! dit comiquement Gustave en l'entraînant.

Au moment où ils allaient se retirer, le prince les arrêta.

—Pardon, fit-il, j'aurais un mot à dire à monsieur Adrien. De Coissy se tint discrètement à l'écart.

—Monsieur, continua le nabab, je désirerais vous parler, à vous seul.

—Quand il vous plaira, prince, répondit l'artiste étonné.

—Vous regagnez votre appartement ?

—Oui, prince.

—Pourrai-je me présenter chez vous dans une demi-heure.

—Certainement.

—Alors j'aurai cet honneur, fit le nabab.

Il s'inclina légèrement et reprit sa place, laissant Adrien ébahi de cette singulière faveur.

Gustave n'était pas moins intrigué, mais comme l'artiste ne lui toucha pas un mot de ce qui venait de se passer, il ne poussa pas l'indiscrétion jusqu'à l'interroger.

Arrivé devant sa porte, il lui serra la main et lui souhaita le bonsoir.

—A demain ! dit-il.

Il avait compris qu'Adrien avait besoin de se retirer.

En effet, l'artiste regagna à l'instant la chambre qui lui était destinée.

Il passait silencieusement en revue les événements auxquels il s'était trouvé mêlé depuis trois jours, quand on frappa à sa porte avec précaution.

—Entrez ! cria-t-il.

En même temps, il se leva pour aller à la rencontre du rajah.

Il crut remarquer que le prince ne voulait pas être vu, puisqu'il avait traversé sans lumière le corridor qui conduisait à la chambre d'Adrien.

En entrant, il jeta autour de lui un regard furtif, comme s'il avait tremblé que l'artiste ne fût pas seul. Il se rassura aussitôt lorsqu'il le vit fermer la porte derrière lui.

—Est-ce que vous avez dit à M. de Coissy que j'avais manifesté le désir de vous entretenir ? demanda-t-il.

—Non, prince, je n'ai pas cru devoir lui en parler.

—Je vous en remercie, monsieur. Alors je vous prierai de me garder le secret le plus absolu, non-seulement sur la démarche que je viens de faire auprès de vous, mais encore sur tout ce que pourra effleurer notre conversation.

—Je vous le promets, prince.

—Sur l'honneur ? insista l'étranger.

—Sur l'honneur ! répéta Adrien de plus en plus surpris.

Le prince était resté debout depuis son arrivée.

Sur la parole de l'artiste, il accepta enfin le fauteuil que celui-ci lui avait offert, et prit place en face d'Adrien.

A la même heure, le comte d'Olligny avait fait appeler Firmin.

Quand le rusé serviteur entra, il s'aperçut que son maître était inquiet et agité.

Respectueusement, il l'interrogea du regard.

—Écoute, lui dit Raymond d'une voix brève ; tu vas seller un cheval, galoper jusqu'à la gare prochaine et prendre le premier train qui se dirige vers Paris. Tu iras chez la mère de Lucie, tu les verras toutes les deux et tu t'arrangeras de façon à ce qu'elles quittent à l'instant même le logement qu'elles occupent rue Notre-Dame-des-Champs. Voilà trente mille francs. Tu vois que tu as de la marge. Va donc, et retiens bien ceci : Coûte que coûte, il faut qu'elles s'en aillent avant qu'aucune lettre puisse arriver pour elles ou pour d'autres à cette adresse.

—Allons donc ! Elles sont moins fières à présent. Elles meurent de faim et acceptent l'aumône d'un étranger ! fit le comte avec une méprisante pitié.

Sur cette réponse, Firmin sourit d'un air confiant, empocha l'argent que son maître lui tendait et quitta le château au moment où le rajah et Adrien prenaient place au coin du feu.

## XI

## TOUJOURS LE FUSIL D'ADRIEN.

Le prince était sérieux et triste. Il ne se donnait plus la peine de se composer un visage dont l'éternel sourire n'était qu'un masque trompeur.

—Monsieur, dit-il, je suis venu vous demander deux choses.

—Lesquelles, prince ?

—Votre histoire de Mme Dorval est-elle vraie ?

—Comment ! vous en doutez ? s'écria Adrien. Croyez-vous qu'on invente à plaisir de pareilles misères ?

—A plaisir, non ; mais vous pouviez, en l'inventant, avoir un but...

—Moi ?

—Certainement. Celui par exemple, de savoir si, oui ou non, le comte d'Olligny connaissait cette femme...

—Mais, prince, balbutia l'artiste, étonné de se voir si bien deviné par l'Indien.

—Oh ! vous n'avez pas besoin de vous en cacher vis-à-vis de moi, fit tranquillement le nabab, car s'il vous restait un doute à cet égard je pourrais le lever à l'instant.

—Je ne vous comprends pas, dit Adrien pour essayer de le dérouter.

—J'ai entendu votre conversation de tout à l'heure avec le comte, monsieur, et j'ai cru lire dans vos yeux un reproche ou une menace à son adresse.

—Vous vous êtes trompé, prince.

—Tant mieux ! poursuivit le nabab ; mais si par hasard j'avais interprété juste vos intentions, j'aurais pu, à charge de revanche, vous apprendre avec plus de détails ce que vous me paraissiez ignorer il y a une heure.

—Quoi donc ?

—C'est qu'en effet le comte connaît, sinon Mme Dorval, du moins sa fille Lucie !

—Vous le savez donc ? fit involontairement l'artiste.

—Prenez garde ! dit le prince ; vous venez de vous trahir.

Adrien se mordit les lèvres, mais il était trop tard.

—Je vous ai dit que c'était sans importance devant moi, reprit l'étranger. Tenez vous à savoir que Mlle Lucie Dorval a été séduite par le comte d'Olligny, et qu'au bout du quinze mois une rupture dont j'ignore les motifs a brusquement éclaté entre eux ? Je vous le certifie, moi. Vous le voyez, monsieur, vous n'aviez pas grand'chose à m'apprendre à ce sujet. Tout ce que votre histoire m'a révélé, c'est que Lucie est retournée chez sa mère, dont je ne soupçonnais pas l'existence, à la suite de cette séparation.

—Et l'enfant de cette jeune femme est le fils du comte ? demanda Adrien qui ne cherchait plus à dissimuler.

—C'est hors de doute ; car il est né dans les dix mois qui ont suivi les premières relations de M. d'Olligny avec cette jeune fille.

—Il est bien entendu, souligna le nabab que le comte ne se doute pas que je suis possesseur de ce secret, et que, si je le livre à votre loyauté, c'est que votre parole m'est acquise.

—Et maintenant, continua-t-il, êtes-vous bien convaincu que je ne voulais nullement vous surprendre, quand j'ai supposé que vous aviez un but en racontant cette histoire ?

—Parfaitement, prince, répondit Adrien, ravi de recueillir ces renseignements inattendus.

—Donc votre récit est vrai, poursuivit le nabab, et voilà le premier point éclairci.

—Passons au second :

—Dans ce tableau navrant que vous avez tracé de la misère de ces malheureuses femmes, une chose m'a frappé, comme vous m'avez avoué qu'elle vous avait frappé vous-même, c'est la présence de cette arme de luxe dont vous êtes momentanément possesseur.

—En effet, dit Adrien, ce détail n'aurait échappé à personne.

—Et ce fusil est-il ici ? demanda timidement l'Indien.

En même temps, il jetait les yeux autour lui avec inquiétude.

—Oui, prince, répondit l'artiste en se levant pour aller le chercher.

Mais avant même qu'il eût satisfait à la question du nabab, celui-ci avait déjà découvert dans le coin le plus reculé de la chambre le fourreau de cuir naturel dans lequel Adrien avait enfermé l'arme pour la transporter.

L'artiste avait saisi au passage le regard de l'Indien sur sa physionomie mobile, qu'éclairait la lueur des deux bougies, il avait lu une sorte d'angoisse.

Evidemment il y avait quelques choses de plus qu'une curiosité vulgaire dans le désir qu'il avait manifesté de voir cette arme.

Aussi ce fut avec une lenteur calculée, et sans quitter des yeux le visage du nabab, qu'il tira le fusil de son fourreau.

Le prince s'empara vivement et s'approcha de la cheminée pour mieux l'examiner ; mais à peine y avait-il laissé tomber un regard qu'il chancela. Il passa la main sur ses yeux, comme si un brouillard avait obscurci sa vue, et reprit son examen avec une attention plus soutenue.

Soudain Adrien le vit changer de visage. Il était pâle, il tremblait ; sa paupière, demesurément agrandie, se fixait comme fascinée sur l'arme qui s'échappa de ses mains défaillantes. Il fit deux ou trois pas en arrière et retomba anéanti dans son fauteuil.

—Lui ! murmura-t-il d'une voix éteinte. Encore lui ! Toujours lui...

Et il voilà de ses deux mains son visage horriblement contracté.

L'artiste n'en revenait pas. Il n'avait eu que le temps de saisir le fusil avant qu'il tombât. Il s'empressa auprès du rajah et lui présenta un verre d'eau, dont celui-ci but machinalement quelques gorgées.

Cette sensation de fraîcheur le rappela à lui-même.

Il releva les yeux et aperçut Adrien, qui ne cherchait aucunement à cacher la surprise qu'il ressentait.

—Oh ! pardon, fit-il avec une confusion véritable, je viens d'être pris tout à coup d'un malaise inexplicable, mais je ne suis pas une femmelette, soyez tranquille. Cela va mieux, bien mieux, c'est fini.

En disant ces mots, il saisit d'une main avide le verre d'eau froide que l'artiste tenait encore, et en but le contenu d'un seul trait.

—Il m'a paru fort beau, ce fusil, reprit-il alors d'une voix qu'il s'efforçait en vain d'affermir.

—N'est-ce pas ? fit Adrien.

—Oui ; ne m'avez-vous pas dit que c'était le seul souvenir que la veuve eût conservé de son mari ?

—Je le tiens de sa propre bouche.

—Et quel âge a cette femme ?

—Trente-sept ou trente-huit ans.

—Quel type de physionomie ?

—Brune, très brune même, des cheveux noirs très épais, l'œil vif, taille ordinaire.

—Et sa fille ? interrogea l'Indien, dont l'agitation se trahissait par un mouvement nerveux très prononcé.

—Dix-neuf ans au plus, brune comme sa mère, mais plus blanche de teint, plus svelte, plus élancée...

Incapable d'en attendre davantage, le prince Cachemire se leva comme un homme ivre et se dirigea vers la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande.

Puis se laissant tomber sur le balcon plutôt qu'il ne s'y appuya :

—Excusez-moi, monsieur Adrien, dit-il à demi suffoqué, mais mon malaise redouble... j'ai besoin d'air

—Voulez-vous que j'envoie chercher un médecin ? proposa l'artiste.

—Gardez-vous-en bien ! s'écria l'Indien avec une sorte de terreur.

Il se penchait en dehors, aspirant l'air à pleins poumons, demandant à l'atmosphère glacée du dehors le calme et le sang-froid qu'il était impuissant à recouvrer. Du geste, il ras-

aurait l'artiste effrayé, il voulait parler, mais n'articulait que des vagues.

Au bout de dix minutes, il parvint à se remettre.

—Monsieur Adrien, dit-il alors, il faut que vous me cédiez ce fusil.

—Mais vous savez bien que c'est impossible ! fit l'artiste.

—Oh ! je ne marchanderais pas, reprit le nabab. Quelle que soit la somme que vous exigiez, parlez, je suis prêt à vous la donner.

—Quand vous m'offririez les mines de Golconde, répliqua Adrien, je ne pourrais pas les accepter ; j'ai promis de ne pas m'en dessaisir...

—C'est juste ! lit le prince avec accablement. Pardonnez-moi... je ne voulais, pas vous faire injure. Vous avez raison, il faut le garder précieusement. Eh bien ! je vous laisse, mon cher monsieur ; je sais tout ce que je voulais savoir... je vous remercie...

Et il se dirigea vers la porte d'un pas incertain.

—Je suis vraiment désolé, reprit-il, de vous avoir donné le spectacle de ma faiblesse, mais je ne comprends pas moi-même... Surtout, recommanda-t-il, rappelez-vous que tout ceci est entre nous, que vous avez juré sur l'honneur.

Le prince avait ouvert la porte de la chambre avec précaution. Au moment de la fermer, il posa un doigt sur ses lèvres comme pour recommander une dernière fois le silence à Adrien, et disparut.

Celui-ci, qui l'avait accompagné, écouta le bruit de ses pas qui se perdaient dans le corridor, puis, quand il se fut assuré que l'étranger s'était éloigné sans accident, il revint précipitamment dans sa chambre.

Il s'empara vivement du fusil, qu'il avait déposé dans l'angle de la cheminée, et se prit à l'examiner plus attentivement qu'il ne l'avait fait encore.

—Mais qu'est-ce qu'il a donc ce fusil ? se demandait-il.

Il eut beau le regarder, en démonter les canons, en faire jouer le batteries, fouiller de l'œil les délicatesses de la gravure, il n'y découvrit rien de plus que dans les armes de prix ordinaires.

Au bout de dix minutes, il renonça à ses stériles investigations.

—Et dire pourtant, s'écria-t-il, qu'un fusil comme celui-là suffirait à faire une révolution !

En effet, c'était au moyen de cette arme, que le hasard avait mis entre ses mains, qu'il avait surpris le secret des relations entre le comte et Lucie Dorval ; c'était par le même moyen qu'il avait bouleversé, au point de lui faire presque perdre connaissance, un homme dont on avait maintes fois vanté le calme et l'impassibilité.

Car Adrien ne s'était pas laissé prendre à ce prétexte grossier d'indisposition subite que le rajah avait invoqué.

Evidemment, le malaise qui s'était emparé de l'Indien n'avait pas d'autre raison que la vue de ce fusil d'abord, et ensuite les détails qu'il avait reçus de l'artiste sur la famille Dorval.

Adrien ne savait que penser. Les soupçons qui lui étaient venus sur l'origine du prince se représentèrent à son esprit, et lui firent croire que le nabab, qui parlait si bien le français, n'était pas si étranger à la France qu'il voulait bien le dire.

Bien plus, si Mme Dorval n'eût pas été veuve, Adrien se serait persuadé que le prince Cachemire n'était autre que M. Dorval, et que le fusil qu'il lui avait montré lui avait appartenu.

Dans tous ces cas, il n'était pas douteux pour l'artiste que le nabab eût déjà vu ce fusil, et l'eût vu assez longtemps pour pouvoir le reconnaître d'un coup d'œil, ainsi qu'il l'avait fait tout à l'heure.

En somme, Adrien ne regrettait pas trop sa campagne.

D'abord il connaissait le nom de celle qu'il aimait.

Ensuite les relations du comte avec Lucie, la naissance d'un enfant mettaient entre ses mains une arme redoutable pour combattre son hypocrisie rival en cas de besoin.

Enfin, il voyait avec plaisir que sa pitié l'avait bien servi en s'intéressant au sort de la famille Dorval.

Mais à présent qu'il était seul dans sa chambre close, il regrettait presque d'avoir suivi les conseils de Gustave.

S'il était resté à Paris, non seulement il aurait goûté l'ineffable bonheur de voir celle qu'il aimait, mais encore il ne se serait pas fait un ennemi. Ceci l'inquiétait peu ; mais il était arrivé à se dire que sa fuite était une lâcheté et non pas un moyen d'oublier Hélène ; qu'il y aurait eu plus de courage à rester à Paris, à affronter le feu de ses regards qu'à venir s'enfouir stérilement dans ce château, dont l'atmosphère pesait à sa poitrine comme un manteau de plomb.

C'est qu'il sentait bien que l'absence n'effacerait pas la douce image qui se représentait sans cesse à sa pensée !...

Il s'endormit, rêvant à ce bonheur de la voir qu'il avait volontairement repoussé.

Il dormit si bien que, le lendemain, quand il s'éveilla et sonna le domestique placé sous ses ordres, tout le monde était parti pour la chasse.

Adrien, confus, s'habilla à la hâte et descendit tout habillé dans le parc.

Il était fort embarrassé et ne savait de quel côté se diriger, quand il aperçut le prince Cachemire, accompagné de son intendant.

Le prince paraissait attendre le lever de l'artiste, car il était prêt depuis longtemps. Il vint au devant de lui avec autant d'aisance que s'il ne se fût rien passé la veille entre eux.

Adrien ne put s'empêcher de s'en étonner un peu. L'Indien semblait allègre et dispos. Toute trace de tristesse, d'inquiétude, de malaise, avait disparu.

—Ah ! vous voilà, dit-il de son air le plus bienveillant. J'en suis enchanté, je suis un peu en retard moi-même, et je serais heureux de rejoindre la chasse en votre compagnie.

—Vous connaissez donc le pays ? demanda l'artiste.

—Non, mais la voix des chiens nous guidera, répondit le nabab. D'ailleurs Berger, que je vous présente, est déjà venu par ici : il nous indiquera le chemin au besoin.

Adrien jeta les yeux sur l'individu que le prince venait de désigner et aperçut une manière d'Hercule, très brun, très vigoureux d'aspect, qui portait un fusil sur chacune de ses épaules.

Son maître lui jeta à la dérobée un regard d'intelligence. Berger s'inclina et prit les devants,

Le prince et Adrien le suivirent et quittèrent le château.

Il faisait un temps admirable. Durcie par la gelée, la terre criait sous les pieds. Le soleil commençait à surgir de la brume du matin et éclairait de ses pâles rayons le paysage silencieux.

Sur la hauteur que gravissaient silencieusement les chasseurs, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, les arbres dépouillés d'une forêt alignaient leur masse sombre.

Ils arrivèrent ainsi devant un petit bois dans lequel ils s'engagèrent et qu'ils traversèrent en suivant un étroit sentier.

A peine en étaient-ils sortis que, à deux cents mètres environ, ils distinguèrent un mur, des arbres et une magnifique maison d'habitation, dont la grille d'entrée se trouvait précisément en face d'eux.

—Mais notre guide se trompe, fit observer Adrien. Ce n'est pas de ce côté-là que nos amis ont dû se diriger.

—Qu'importe ? dit le nabab, nous les retrouverons toujours. Pourquoi ne visiterions nous pas cette propriété, puisque nous y sommes ? Elle paraît en valoir la peine.

—Si vous y tenez, répondit l'artiste avec indifférence, je n'y vois pas d'inconvénient.

En effet, sur un signe de son maître, Berger marcha droit vers la grille et sonna.

Un homme vêtu d'un costume de toile recouvert d'un énorme tablier bleu, et âgé d'une cinquantaine d'années, se présenta.

—Que désirent ces messieurs ? demanda-t-il.

—Peut-on visiter cette propriété ? dit le prince.  
—Ce n'est pas l'habitude, répondit le jardinier, mais si ces messieurs y tiennent...

Au même instant, Adrien s'arrêta. Il venait d'entendre au loin la voix des chiens :

—Nous n'avons pas le temps, dit-il ; voici la chasse qui commence.

—Bah ! fit l'Indien, les chiens ne font que rencontrer ; rien ne presse tant qu'ils ne donneront pas à vue.

Et il entra.

—A qui appartient ce château ? demanda-t-il.

—Au marquis de Gaillac.

Depuis longtemps ?

—Depuis près de dix ans, monsieur. Il appartenait avant au baron de Jouve, qui n'a pas eu de chance pour la dernière nuit qu'il y passait.

—Que lui est-il donc arrivé ? dit Adrien.

—Il a été assassiné et volé de douze cent mille francs qu'il avait touchés la veille.

—Et il est mort ?

—Non, monsieur, répondit le jardinier. J'ai pu aller chercher à temps le médecin.

—Vous étiez donc au service du baron ?

—Oui, monsieur. Il est même probable que j'aurais arrêté le voleur, que j'ai vu s'enfuir, si je n'avais préféré courir au secours de mon maître, dont j'entendais les gémissements.

—L'assassin s'est donc échappé ?

—Non, monsieur. Il a été pris, jugé, condamné et envoyé à Cayenne, où il est mort depuis, assure-t-on. C'est dommage, car il aurait pu impunément revenir dans le pays : personne ici, bien qu'il eût tout avoué, ne croyait à sa culpabilité.

—Pourtant, fit observer Adrien, s'il a confessé son crime...

—Ah ! il est certain dit le jardinier, qu'il y a là-dessous quelque mystère. Ainsi les 1,200,000 francs n'ont pas été retrouvés, et si Paris les avait réellement volés, il les aurait rendus, puisqu'il faisait des aveux ; mais il a obstinément gardé le silence.

—Ah ! cet homme se nommait Paris ? fit l'artiste.

—Oui, monsieur ; il était garde général et intendant du feu comte d'Olligny.

Adrien fut frappé de cette coïncidence étrange. Ce nom de d'Olligny le poursuivait comme un cauchemar.

### XIII

#### CE QUI SE PASSAIT A PARIS.

Le nabab et son intendant avait plutôt examiné la propriété qu'écoulés les comméragés du jardinier, auxquels ils ne paraissaient que médiocrement s'intéresser.

Aussi celui-ci, enchanté de trouver quelqu'un qui vint rompre la monotonie de sa solitude et qui prêtât l'oreille à ses bavardages, témoigna une grande déférence à l'artiste, et remplit consciencieusement avec lui l'office de cicerone.

Il lui montra l'une après l'autre toutes les pièces du château.

—C'est ici, disait-il, que le baron a été frappé ; son portefeuille était là, sur cette table ; c'est par cet escalier qu'il s'est mis à la poursuite du voleur ; c'est dans cette cuisine qu'il est tombé ; c'est dans cette direction que l'assassin s'est enfui...

Le prince et Berger entendaient naturellement tous ces rabachages, mais ne semblaient y faire aucune attention.

Adrien, lui-même, commençait à en avoir assez. Quand cette longue visite fut terminée, il respira bruyamment.

—Pourquoi diable le prince Cachemire m'a-t-il conduit ici ? se demanda-t-il.

Peut-être l'aurait-il interrogé si celui-ci lui en avait donné le temps ; mais après avoir généreusement récompensé la complaisance du jardinier, il prit un fusil des mains de Berger et s'élança au dehors.

—Vite ! s'écria-t-il, le chevreuil est lancé !

Il se dirigea alors d'un pas rapide vers l'endroit où la voix sonore des chiens courants se faisaient entendre.

En moins d'un quart d'heure, ils étaient à portée de la chasse, qui se rapprochait d'eux insensiblement.

Alors, avec un instinct qui suppléait probablement chez lui à la connaissance du terrain, l'Indien rallia la lisière du bois.

—Evidemment, dit-il, l'animal a franchi l'enceinte que cernaient le comte et ses amis. Il va sortir en plaine pour gagner les bois situés sur la hauteur que nous venons de descendre, et, probablement, il passera là où vous êtes.

En disant ces mots avec une animation qu'Adrien ne lui aurait pas soupçonnée, il lui fit signe de demeurer immobile à la place qu'il lui avait assignée, et alla se poster à cent mètres plus loin, à l'extrémité d'une petite allée.

L'artiste, attentif et peu ému, se garda bien de faire un mouvement. La voix du piqueur qui appuyait les chiens arrivait déjà jusqu'à lui.

Quelle belle musique que celle-là ! et comme le cœur lui battait ! Il avait tout oublié pour le moment : son amour et sa haine.

Bientôt il distingua sous le taillis le bruit d'un galop léger.

Moins de dix secondes après, un magnifique broquant débouqua, sans trop se presser, à vingt pas de lui.

Adrien fit feu, l'animal tomba dangereusement atteint.

Cependant, il essayait de se relever, quand l'artiste l'acheva de son second coup.

—Hallali ! cria-t-il, tout fier de cet éclatant début.

A peine avait-il poussé son cri de victoire que le prince était près de lui.

—Je vous l'avais bien dit, fit-il en souriant, que l'animal devait passer là.

Dans son enthousiasme, Adrien serra avec effusion la main du prince.

—C'est vrai, dit-il, vous m'avez cédé la meilleure place ; mais comment le saviez-vous ?

—C'est affaire d'expérience, pas autre chose, répondit le nabab. Quand vous aurez comme moi vingt-cinq ans de pratique, vous en saurez tout autant.

Adrien rayonnait. Il était très sensible à ce que le prince venait de faire pour lui.

Assurément, si l'Indien avait fait à dessein ce léger sacrifice, il en était amplement dédommagé par la reconnaissance que l'artiste lui en témoignait.

Aussitôt arrivèrent à la fois les chiens, les piqueurs, les gardes, et enfin les chasseurs.

On félicita chaleureusement le jeune Nemrod. Gustave se découvrit devant lui avec un respect moqueur.

—Si cela continue, dit-il en faisant allusion à la paresse de son ami, les chevreuils iront se faire tuer dans sa chambre !

—Monsieur, fit galamment le comte, je vous demanderai la permission de vous envoyer la tête de ce superbe broquant.

Et comme Adrien essayait de s'en défendre :

—C'est l'usage au château, reprit Raymond.

Et s'adressant à ses amis :

—En chasse, messieurs ! dit-il. A un autre.

A l'heure où Adrien exécutait cette première prouesse, Firmin, le domestique du comte, se présentait chez Mme Dorval.

Il fut frappé de l'horrible nudité de cette misérable chambre et augura bien de la négociation dont il était chargé.

Lucie le reconnut aussitôt.

—Vous ici ! s'écria-t-elle. Que me voulez-vous ?

—Quel est cet homme ? demanda Mme Dorval en faisant signe à la malade de se calmer.

—Je suis au service du comte d'Olligny, madame, répondit Firmin avec un certain orgueil.

—Ah ! bien, dit la veuve d'un ton méprisant. Que venez-vous faire ici ? Apportez-vous enfin ce que nous attendons, ma fille et moi, depuis si longtemps ?

—Oui, madame, fit le domestique.

Il ouvrit son portefeuille, en tira deux liasses de billets de banque, de dix mille francs chacune, et les tendit à la veuve.

—Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle dédaigneusement.

—Vingt mille francs, madame, que mon maître m'a chargé de vous remettre.

Mme Dorval se redressa subitement.

—A moi ? dit-elle, comme si elle ne pouvait pas croire à la réalité.

—Oui, madame, mais à une condition :

—Ah ! il y a encore une condition ? fit-elle avec amertume.

—Oh ! c'est peu de chose, répliqua Firmin. Il s'agit seulement de quitter à l'instant cette maison. Et d'après ce que je vois, ajouta-t-il, ce ne sera pas long.

—En vérité ! dit la veuve, que la colère commençait à gagner. Il ne nous manquait plus que cette insulte suprême !

—Après nous avoir volé notre honneur, le comte pense-t-il nous le rendre avec de l'argent ?

—Votre maître le sait bien, et vous ne l'ignorez pas davantage, misérable, vous qui l'avez servi dans son hideux complot ; vous qui avez spéculé avec lui sur ma détresse, sur mon agonie, pour me voler ma fille !

—Mais, madame... essaya de protester Firmin confondu. Taisez-vous ! ordonna Mme Dorval incapable de se contenir plus longtemps. Votre argent maudit m'a rendu la santé, ce que je regrette tous les jours ; mais il m'a ravi la seule fortune que j'eusse en ce monde, l'honneur de ma fille. Et c'est avec de l'or que vous espérez sécher mes larmes, imposer silence à mon indignation ! Lâches et infâmes !

Alors, elle haussa les épaules avec une écrasante pitié.



Le prince fit signe à Raymond de s'asseoir.

—Je l'ignore, madame, mais il me semble que pour une pareille somme...

—Votre maître, interrompit Mme Dorval, n'a donc pas compris que du jour où ma fille a reconnu sa faute, trop tard, hélas ! du jour où elle a quitté, sans en emporter une épingle, l'appartement qu'elle habitait, elle était fermement résolue à ne plus rien accepter de l'homme qui l'a trompée ?

—Ainsi, vous ne voulez pas de cet argent ? dit Firmin surpris. Ce n'est pas là ce que vous attendiez du comte ?

—C'est juste, vous ne pouvez pas me comprendre, vous. Vous êtes de ceux qui s'imaginent qu'on efface tout avec de l'or !

—Qu'espérez-vous donc, madame ?

—Sortez ! dit-elle à Firmin en lui montrant la porte d'un geste plein de noblesse. Allez dire à votre maître qu'entre nous et lui il n'y aura jamais rien de commun, jusqu'au jour où il viendra tendre la main à ma fille, donner un nom à ce pauvre abandonné.

—Ce n'est pas votre dernier mot, madame, essaya d'insinuer Firmin. Votre intérêt, celui de votre enfant même, vous commandent d'accepter la somme que je venais vous offrir, et, à moins que vous ne la trouviez insuffisante...

—Sortez donc ! répéta la veuve à bout de patience.

—Auquel cas, continua Firmin, je pourrais ajouter ces dix autres mille francs...

—Sortirez-vous ou j'appelle ? cria Mme Dorval exaspérée.



Le domestique s'éloigna, plus stupéfait qu'irrité de l'accueil qu'il avait reçu.

Dès que ce singulier ambassadeur eut quitté la place, Mme Dorval, accablée de honte et épuisée par la sortie violente qu'elle venait de faire, se laissa tomber sans force sur une chaise, en proie à une prostration complète.

La malheureuse veuve, fatiguée par les privations, par les nuits sans sommeil qu'elle avait passées au chevet de sa fille, n'était plus en état de lutter contre des émotions semblables.

Elle fut tirée de cette espèce de léthargie par les sanglots de Lucie.

Pâle et défaite, en dépit de la fièvre qui la dévorait, la jeune femme, témoin des angoisses de sa mère, se reprochait amèrement sa faute, et s'effrayait des conséquences qu'elle avait entraînées.

Mme Dorval sentit que, pour hâter le rétablissement de sa fille, elle ne devait pas la laisser sous le coup de l'humiliation qu'elle venait d'éprouver.

— Qu'as-tu, mon enfant ? demanda-t-elle avec sollicitude en se plaçant auprès de Lucie. Ne pleure pas, chère âme, calme-toi. Tu sais bien que ce n'est pas toi que j'accuse ; tu viens de m'entendre reprocher à ces misérables leur infamie, mais est-il sorti de ma bouche un seul mot qui s'élevât contre toi ? Si je t'avais jugée coupable, crois-tu que je t'aurais ouvert les bras le jour où, repentante et désabusée, tu es revenue près de moi demander au travail le pain dont nous avons vécu jusqu'alors ? Tout cela est oublié, ne pleure plus. Souviens-toi que tu as un devoir sacré à remplir : celui d'élever ton fils. Qui sait ?... Dieu se lassera peut-être de nous frapper. Je ne lui demande plus le bonheur. Hélas ! il y a dix ans que le bonheur a fui loin de nous ! mais il nous donnera peut-être le repos et la tranquillité.

A ces mots, elle embrassa sa fille, essuyant elle-même avec ses baisers les larmes brûlantes qui s'échappaient des yeux rougis de la malade.

Elle réussit à la calmer. Déjà, depuis deux jours, un mieux sensible s'était opéré dans l'état de la jeune femme.

Ce n'était pas l'organisme qui était atteint, c'était le moral. Grâce aux soins du médecin, au bien-être relatif que l'intervention d'Adrien avait apporté dans cet intérieur désolé. Lucie était en voie de guérison, son enfant était sauvé.

La veuve demeurait pensive. Cette démarche de Firmin l'intriguait fort.

Jusqu'à ce jour, en effet, le comte n'avait pas fait, auprès de Lucie, la moindre tentative, soit pour qu'elle revint auprès de lui, soit pour l'arracher à la misère. Pourquoi donc s'y était-il subitement décidé ?

Mme Dorval se souvint alors de ce que lui avait dit Adrien. Plus de doute ! l'artiste était allé chasser chez M. d'Olligny, il y avait raconté la détresse navrante qu'il avait secourue, et, par amour-propre, probablement, le comte, craignant qu'on ne lui reprochât plus tard son avarice ou son insensibilité, avait jeté cette amorce à sa victime.

Mais, alors, pourquoi cette condition étrange ? Pourquoi vouloir faire quitter sur l'heure aux malheureuses le logement qu'elles habitaient ? Avait-il peur qu'on ne découvrit la vérité ? Dans ce cas, il avait donc intérêt à ce que le secret demeurât caché. Sans cela, serait-il sorti si inopinément de son silence ?

Cette pensée soulagea momentanément le cœur de la veuve. A l'idée qu'elle pourrait se venger de ce que le comte lui avait fait souffrir, si indirectement même que cela fût, elle respira plus librement.

Assurément, Adrien ne soupçonnait guère les premiers résultats que son indiscrétion volontaire avait provoqués.

Les impressions vives et nouvelles que cette première journée de chasse lui avait procurées l'avaient distrait pour le moment de toute autre préoccupation.

Ce ne fut que le soir, quand cette ivresse se fut dissipée, que ses souvenirs chéris le ramenèrent à la réalité.

Il se demandait comment sa lettre avait été accueillie par la baronne.

Il leva les yeux sur la pendule ; les aiguilles marquaient neuf heures et demie, c'est-à-dire l'heure précise à laquelle il se serait présenté chez Mme de Vorcelles s'il avait répondu à l'invitation qu'il avait reçue.

Que devait-on penser de lui ? Il tremblait maintenant qu'on ne le taxât d'impertinence. Il cherchait à se persuader que la raison alléguée par lui était plausible et que la baronne ne saurait lui en vouloir de son abstention.

Il ne connaissait guère les femmes.

Mme de Vorcelles et sa fille étaient furieuses. Cette fatalité qui s'acharnait à éloigner d'elles leur sauveur, au moment où elles croyaient le tenir, excitait leur dépit et froissait leur amour-propre.

Elles ne voulaient pas rester en arrière de ce jeune homme dont l'indifférence blessante semblait les fuir. Elle lui avaient de la reconnaissance et s'irritaient de ne pouvoir pas la lui témoigner.

Dans le principe, elles n'auraient jamais songé à la traduire en espèce ; aujourd'hui l'idée leur en vint presque en même temps.

— Après tout, dit Mme de Vorcelles, nous sommes bien bonnes de nous donner tant de peine à poursuivre de nos avances un monsieur qui ne paraît pas s'en soucier. Nous avons un moyen bien simple de nous acquitter vers lui...

— Certainement, approuva Hélène piquée au vif.

— Il est peintre... avança la mère.

— Il vit de son travail... ajouta la fille.

— Et en lui commandant ou achetant un tableau quelconque...

— Que nous lui payerons plus cher qu'il ne vaudra...

— Nous serons quittes, fit nettement la baronne.

— C'est cela, dit Hélène.

Ici elles firent une pause. Ni l'un ni l'autre ne paraissaient satisfaites du parti qu'elles venaient de prendre.

— Pourtant, hasarda la jeune fille, nous n'avons pas le droit d'être grossières envers lui. Il ne nous a rien demandé, en somme...

— C'est vrai, appuya la baronne ; en outre, nous ne pouvons pas nous y tromper, c'est un garçon bien élevé, de bonnes manières...

— Qui a de belles relations, insista Hélène. Il faudrait donc recourir à un prétexte discret et honorable pour lui faire accepter...

— J'ai trouvé ! s'écria Mme de Vorcelles.

— Moi aussi, dit la jeune fille.

— Voyons ton moyen ? demanda la mère.

— Puisqu'il est peintre, proposa Hélène, il doit faire des portraits.

— C'est probable.

— Eh bien ! il fera le tien.

— Ou le tien.

— Non, le tien, dit la jeune fille ; tu es bien plus belle.

— Du tout, se défendit la baronne ; tu es plus jeune, plus fraîche, plus jolie que moi ; c'est le tien qu'il fera.

— Comme tu voudras, accorda Hélène qui rougit légèrement ; mais si tu m'écoutais...

— Aussi, je ne t'écoute pas. Donc, c'est convenu : M. Adrien fera ton portrait ; mais quand reviendra-t-il ?

— Il ne l'annonce pas dans sa lettre ?

— Non ; il faudrait l'envoyer demander par Jérôme.

— Le plus simple serait d'y aller nous-mêmes, fit Hélène. Ces domestiques font si mal les commissions !

— Tu as raison, dit Mme de Vorcelles.

— C'est à l'autre extrémité de Paris ; cela nous promènera.

— Et nous n'avons jamais vu d'atelier, ajouta curieusement la jeune fille.

Les courageuses femmes, à qui le dépit avait dicté cette résolution héroïque, se dirigèrent donc le lendemain vers la rue Notre-Dame-des-Champs, sans se rendre compte que leur visite était une nouvelle avance, ce à quoi elles prétendaient avoir définitivement renoncé.

Le concierge de la maison, qui avait entendu s'arrêter devant la porte une voiture à deux chevaux, sortit de sa loge, tout bouleversé d'un tel événement.

Il ôta sa casquette de loutre et accompagna ces dames jusqu'à la porte du pavillon, où il affirma que se trouvait la mère de M. Adrien, prête à leur donner tous les renseignements dont elles auraient besoin.

La bonne qui vint ouvrir introduisit ces dames, avec un étonnement visible, dans l'atelier de son jeune maître, où travaillait Mme Robert.

En apercevant deux femmes dont le bon ton et l'élégance de la toilette décelaient la qualité, Mme Robert se leva précipitamment et les fit asséoir sur le divan.

— Monsieur votre fils est absent, dit la baronne; nous le savons, madame; mais pourriez-vous nous dire à quelle époque il sera de retour?

— Il m'a dit qu'il serait revenu dans quatre ou cinq jours au plus, madame; j'espère donc qu'il sera ici après-demain, au plus tard. Si cependant il s'agissait de quelque chose d'urgent, je pourrais le lui écrire, car il m'a laissé son adresse.

— Oh! je la connais aussi, fit Mme de Vorcelles. N'est-il pas chez le comte d'Olligny?

— Oui, madame.

— M. Adrien est donc un chasseur de premier ordre?

— Lui! se recria la veuve. Ce n'est pas l'embaras, ajouta-t-elle, je crois que l'engouement lui en viendrait vite, mais ses moyens et ses occupations ne le lui permettent pas.

— C'est donc la première fois qu'il va chez le comte?

— Oui, madame, il ne connaissait que de vue M. d'Olligny.

— Qui donc l'y a présenté?

— M. de Coissy, un des plus excellents, je devrais dire le seul ami d'Adrien. C'est lui qui a insisté pour que mon fils l'accompagnât, et, pour ma part, j'en ai été ravie, car j'espère que cela le distraira, le cher enfant!

— Qu'a donc M. Adrien? demanda la baronne avec intérêt.

— Ah! madame, soupira Mme Robert, je donnerais beaucoup pour le savoir. Malheureusement il ne me dit rien, et je n'ose pas l'interroger.

— Peut-être votre amour maternel vous égare-t-il...

— Un cœur de mère ne se trompe pas, madame, interrompit la veuve avec douceur. Depuis quelques mois, mon fils n'est plus le même.

— Autrefois il était gai, je l'entendais chanter en travaillant et, bien que la chambre que j'habite fût un peu obscure, il me semblait que le soleil y entraît avec sa voix, mais aujourd'hui sa gaieté s'est éteinte, sa chanson s'est envolée, je le surprends triste et rêveur devant ses toiles inachevées, à côté de ses pin-ciaux abandonnés...

— Et vous avez remarqué l'époque à laquelle cette tristesse s'est emparée de lui?

— Pouvais-je faire autrement, madame? Il était si joyeux en me quittant! Huit jours après, quand il revint, je le reconnus à peine. Je crus qu'il était souffrant, je le questionnai! il m'assura que j'étais dans l'erreur, qu'il se portait à merveille.

— J'insistai. Ce fut avec une certaine irritation qu'il me répondit.

— Mais je t'assure que je n'ai rien.

— Je compris qu'il ne voulait pas me dire la vérité; je gardai le silence.

— Et vous ne soupçonnez pas les motifs de ce changement subit? fit Mme de Vorcelles.

— Ah! fit la mère avec une sourde colère, c'est ce maudit voyage à la mer qui est cause de tout!

La baronne et Hélène dressèrent subitement l'oreille.

Jusqu'à là, Mme de Vorcelles n'avait soutenu que par politesse la conversation sur la voie, dans laquelle elle s'était engagée. Quant à Hélène, tout en écoutant, elle n'avait cessé de promener dans l'atelier ses regards curieux, admirant les bahuts, les faïences, les verreries, les ébauches dont les murs étaient couverts.

L'exclamation de Mme Robert l'arracha à sa curiosité, ou plutôt l'attira sur un autre ordre d'idées.

— Comment! fit la baronne, c'est donc depuis ce voyage que M. Adrien a si complètement changé de caractère?

— Oui, madame, répondit la veuve. Aussi savez-vous ce que je redoute le plus?

— Non, dit Mme de Vorcelles surprise.

— C'est que pendant ce voyage mon fils ne se soit épris de quelque grande dame de qui sa position et sa fortune lui interdisent de rien espérer.

Que dites-vous? s'écria la baronne en joignant les mains avec stupéfaction.

Et elle échangea un regard avec Hélène qui baissa les yeux et rougit.

— C'est que vous ne vous imaginez pas, madame, ce que serait une semblable passion pour Adrien, pour un artiste! Ce serait la désespérance de sa vie, la mort de son avenir!

— Vous devez vous tromper, madame, répliqua Mme de Vorcelles avec vivacité. Si vous aviez deviné juste, votre fils vous l'aurait dit, il aurait fait quelque tentative pour se rapprocher de cette personne.

— Vous ne le connaissez pas, madame. Sachant que toute illusion lui était défendue, il l'aurait fuie!

— Quand bien même cette personne l'aurait remarqué, aurait essayé de l'attirer chez elle?

— Surtout dans ce cas, madame, car, avant tout, mon fils est honnête homme.

— Lui est-il donc arrivé quelque aventure pendant son voyage? interrogea la baronne avec anxiété.

— Non, pas que je sache, madame.

— Quoi! il ne vous a rien raconté, pas un épisode, un fait saillant!...

— Rien.

Mme de Vorcelles se troubla légèrement. Il lui semblait que, dans le cas où Mme Robert aurait été bien inspirée par ses pressentiments, le silence d'Adrien désignait, plus clairement que ses aveux, la personne qui avait attiré son attention.

Mais alors, celle qu'aimerait l'artiste ne serait autre qu'Hélène! Sans cela, pourquoi aurait-il caché à sa mère un des incidents, assurément les plus dramatiques, de son voyage?

C'est qu'il n'avait pas voulu prononcer devant elle le nom de la jeune fille, ni éveiller, par ce récit, les soupçons de la pauvre femme.

Cette découverte inattendue vint déjouer brusquement le plan que la baronne et sa fille avaient conçu.

La réserve d'Adrien était trop bien avec les idées de Mme de Vorcelles pour qu'elle cherchât désormais à l'en faire sortir.

Adieu le portrait, adieu tout ce stratagème impossible! Il fallait imaginer un autre moyen de prouver sa gratitude.

En ce moment, les yeux de la baronne s'arrêtèrent sur les objets auxquels Mme Robert travaillait à son arrivée; c'était une layette d'enfant.

Elle eut une lueur d'espoir.

— Pardon, madame, dit-elle, nous vous avons dérangée dans vos occupations; je vois que vous teniez un trousseau d'enfant dans les mains.

— En effet, madame...

— C'est sans doute pour votre petit fils? M. Adrien est marié?

— Non, madame, répondit la veuve. Ce trousseau est destiné à une pauvre famille dont mon fils a découvert la détresse, qui est des plus intéressantes, et qui habite depuis longtemps notre maison.

— Ainsi, c'est d'une œuvre de charité que vous vous occupez?

— Vous l'avez dit, madame.

— Voulez-vous nous permettre de nous y associer?

— Volontiers, madame.

— Alors, ayez la bonté de nous dire le nom de cette famille.

— La mère se nomme Mme Dorval; mais prenez garde,

madame ! ces pauvres gens sont très fiers et n'accepteraient pas une aumône. Mon fils a été obligé, pour leur venir en aide, de déguiser ses bienfaits.

— Si j'osais vous prier de disposer, en leur faveur, de quelques louis...

— Ce serait de grand cœur ; mais ils les refuseraient, j'en suis sûre

— Que me conseillez-vous donc, madame.

— Ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de leur fournir de l'ouvrage, quand elles seront rétablies. Je les crois très bonnes couturières...

— Vous avez raison, dit la baronne avec empressement ; comptez sur moi.

Elle prit sur son carnet le nom et l'adresse de ceux qu'on lui recommandait, et se leva.

— Maintenant, madame, dit elle, il ne me reste plus qu'à m'excuser de mon importunité.

— Que devrai-je dire à mon fils, madame ? demanda la veuve.

— Rien. Je désirais seulement savoir quand il serait de retour...

— Alors vous reviendrez ?

— Certainement.

— Quel jour ?

— Je ne sais pas au juste.

— Veuillez du moins me laisser votre nom pour qu'Adrien sache...

— Oh ! c'est inutile, madame, il ne nous connaît pas.

A ces mots, elle prit la main d'Hélène.

#### XIV

##### LES SURPRISES DU RETOUR

Mme de Vorcelles et sa fille avaient si brusquement quitté la place que la mère d'Adrien eut à peine le temps de les reconduire jusqu'à la porte du pavillon.

Elle demeura quelques secondes sur le seuil, un peu surprise de cette retraite hâtive, vit ces dames monter dans la riche voiture qui les attendait, et rentra enfin, sans pouvoir s'expliquer quel caprice les avait amenées, quel caprice les éloignait.

Elle reprit son travail, sans chercher plus longtemps le mot de cette énigme, se promettant bien d'instruire son fils de cette visite, aussitôt qu'il serait arrivé.

Adrien ne tarda guère : fidèle à la promesse qu'il avait faite à sa mère, il arriva le soir du cinquième jour.

Il aurait pu prolonger son séjour au château, mais il avait de trop bonnes raisons à alléguer pour rester plus longtemps dans une maison et chez un hôte qui ne lui plaisaient sous aucun rapport.

Cependant, par égard pour Gustave qui l'avait présenté, il eut le bon goût de ne pas manifester l'insurmontable antipathie qu'il éprouvait. Il crut même remarquer que, dès le troisième jour, Raymond se montrait envers lui plus affable qu'il ne l'était envers ses autres invités.

Il ne pouvait pas se douter que ce redoublement de grâce et d'amabilité coïncidait directement avec le retour de Firmin, qui était venu rendre compte à son maître du résultat de sa mission.

Raymond avait ressenti de son échec un cruel désappointement. Il n'avait pas osé s'en assurer auprès de l'artiste, mais il pressentait que celui-ci connaissait tout ou partie de ses relations avec Lucie Dorval.

Or il avait mis tant de soin à cacher cette liaison aux yeux du monde qu'il n'était pas sans inquiétude sur le parti qu'Adrien pourrait tirer de cette découverte, ayant surtout à sa disposition, et pour ainsi dire sous la main, des témoins aussi compromettants que la veuve et sa fille.

Le comte chercha donc à effacer, par ses attentions et ses prévenances, la fâcheuse impression que cette scandaleuse et touchante histoire avait produite sur l'artiste.

Lorsque Adrien quitta le château, Raymond lui serra la main avec une effusion hypocrite et lui fit remettre par son garde une bourriche de gibier, garnie des morceaux les plus délicats.

Filets de sanglier, cuissots de chevreuil, levrauts, bécasses, l'artiste emportait des vivres pour plus de quinze jours. Il est vrai qu'il avait été le roi de la chasse.

Grâce au bienveillant concours et à la profonde expérience dont le prince Cachemire lui avait donné des preuves, Adrien s'était toujours trouvé placé au bon endroit.

En effet, le rajah ne l'avait pas quitté. C'était Adrien qu'il avait choisi pour compaguon de route, c'était avec Adrien qu'il avait le plus souvent et le plus longuement causé, c'était pour Adrien qu'il avait montré une prédilection marquée.

Aussi, lorsque, la veille de son départ, l'artiste annonça au comte qu'il était obligé de retourner à Paris le lendemain, le prince qui l'avait accompagné, et de Coissy qui l'avait amené, prétextèrent de leur côté d'affaires indispensables et déclarèrent qu'ils partiraient avec lui.

Le lendemain, en effet, une voiture les attendait et les conduisait au chemin de fer.

Le nabab procéda pour le retour comme il avait fait pour l'aller, et loua pour lui un compartiment tout entier, dans lequel il invita les deux amis à monter ; de sorte que, à part les libéralités qu'il avait faites à la vénerie et à l'antichambre du comte, Adrien n'avait rien dépensé pendant son voyage.

Il avait cru s'apercevoir que le prince était pressé de prendre congé du comte, et qu'il avait saisi avec empressement l'occasion qui se présentait.

Pourtant l'Indien ne lui avait fait aucune confidence, et, depuis le soir de leur arrivée, n'avait pas une fois ramené la conversation sur la famille Dorval ou sur l'arme dont l'artiste se trouvait détenteur.

Quant à de Coissy, il n'était pas fâché non plus de sortir de la fausse position dans laquelle il était placé.

Il comprenait bien qu'Adrien ne pouvait que détester cordialement Raymond, depuis que celui-ci avait manifesté hautement l'intention d'épouser Hélène. Il comprenait également que le comte ne pardonnerait pas à l'artiste d'avoir éventé le secret de son amour avec Lucie, ni l'épithète de misérable dont il avait accentué son récit.

Témoin des gracieusetés que Raymond avait prodiguées à Adrien, de Coissy ne se dissimulait pas que ni l'un ni l'autre de ces deux hommes n'était réellement dupe de leur apparente cordialité.

Tout ce qu'il demandait, c'était que la corde ne se tendît pas trop pour rompre en sa présence.

Aussi ne respira-t-il librement que lorsque l'express l'emporta vers Paris.

Encore était-il fort intrigué.

S'il ne craignait momentanément plus qu'une collision éclatât entre Raymond et Adrien, il ne pouvait pas s'expliquer les préférences que le prince avait ostensiblement montrées pour son ami.

Il soupçonnait bien entre eux quelque vague connivence, depuis le soir où le nabab avait sollicité de l'artiste un entretien particulier, mais il ne s'expliquait pas quel lien primitif pouvait exister entre deux hommes qui ne s'étaient jamais vus.

Le retour fut donc de beaucoup plus silencieux que le départ. Chacun d'eux songeait à ses préoccupations personnelles, lorsque Adrien rompit brusquement le silence.

— A propos ! s'écria-t-il en s'adressant au nabab, je n'ai pas vu votre intendant.

— Ce n'est pas étonnant, dit le prince, Berger est à Paris depuis hier.

Le jeune peintre ne répliqua point, mais la question qu'il venait de poser indiquait clairement la nature des réflexions auxquelles il se livrait.

Bien certainement, au moment où il poussa cette exclamation, il pensait au prince et au singulier personnage dont il était presque toujours accompagné.

Il avait interrogé de Coissy sur ce factotum étrange, dont il avait à peine entendu la voix, et qui semblait jouer auprès de son maître un rôle muet.

Gustave, qui ne savait rien, ne lui avait rien appris à cet égard, si bien qu'Adrien en fut réduit à observer.

Jamais deux être ne justifiaient mieux que le rajah et Berger le dicton bien connu : " Tel maître, tel valet."

Ce qui avait peut-être échappé aux autres, pour qui Berger passait inaperçu, provoqua la curiosité du jeune peintre.

Plus il les avait examinés, plus il avait été frappé de la curieuse similitude qui existait entre eux. Même taille, mêmes yeux, mêmes cheveux noirs épais et bouclés, mêmes sourcils abondants, même musculature puissante.

En les dévisageant, en étudiant chacun de leurs traits accentués, Adrien en était arrivé à croire que si Berger avait porté toute sa barbe, s'était tatoué comme son maître, et avait revêtu les mêmes habits, il aurait été presque impossible de les distinguer l'un de l'autre.

Cependant il était certain que le prince avait sur son intendant une véritable supériorité d'éducation, de manières, de fortune. Son teint était en outre beaucoup plus cuivré. Si les traits du visage avaient une grande ressemblance, en revanche l'expression de la physionomie n'en avait aucune.

Autant le rajah était doux, affable, éternellement souriant, autant Berger semblait dur, refrogné, taciturne. Si l'on devinait chez le maître des passions ardentes, mal éteintes sous les longs cils qui voilaient ses grands yeux noirs, on ne découvrirait rien chez le valet que défiance, astuce et envie.

Le prince seul avait le don d'animer cette figure ingrate.

Au moindre mot, au moindre geste, l'intendant se déridait et prouvait, du moins par son obéissance passive, le respect qu'il avait pour son maître et l'intelligence dont il était doué.

C'est sans doute ce contraste frappant entre la physionomie et le rang de ces deux personnages qui avait fait négliger aux indifférents de rapprocher les uns des autres les traits du nabab et de l'intendant. Mais, pour Adrien, la ligne était impitoyable et attirait presque forcément son attention.

Naturellement il garda pour lui le résultat de ses observations. Quel intérêt pouvaient-elles offrir.

Enfin l'on arriva à Paris et les voyageurs se séparèrent.

Berger attendait son maître avec une voiture.

—C'est fait ! lui dit-il à voix basse.

Il était près de onze heures du soir quand Adrien arriva chez lui.

Il s'imaginait trouver son pavillon plongé dans l'obscurité la plus complète ; mais il distingua de la lumière dans la chambre de sa mère. Elle l'entendit, malgré les précautions qu'il avait cru devoir prendre, et accourut lui souhaiter la bienvenue.

—Ah ! fit Adrien, qui souriait en la menaçant du doigt, je parie que tu m'attendais.

—Non, balbutia-t-elle, je terminais un ouvrage pressé, la layette du petit Gaston.

—Le petit Gaston ! répéta Adrien. Quel est cet enfant ?

—Le fils de Lucie Dorval.

—Comment ! tu as la patience de t'occuper de semblables détails ?

—Pourquoi pas ?

—Et je suis sûr que tu as prélevé ces frais énormes sur ton petit budget.

—Qu'en aurais-je fait ? dit tendrement la bonne mère. Ne m'as-tu pas causé la plus éblouissante de toutes les surprises ?

—Laquelle ? demanda l'artiste.

—Oh ! fais donc l'ignorant, monsieur le cachottier !

—Et ce magnifique manteau de velours, garni et doublé de petit-gris, qu'on m'a apporté le jour de ton départ, qui me l'a donné, je te prie ?

—Ah ? tu as deviné...

—Belle malice ! Qui aurait donc pu me faire un semblable cadeau !

—Ainsi, il te plaît ?

—Je le crois bien ! dit joyeusement la bonne dame. Ou plutôt non, se reprit-elle, je voulais te gronder. C'est trop beau, tu n'es pas raisonnable ! Je ne veux pas que tu gaspilles l'argent que tu gagnes, pour une vieille femme comme moi, et, une autre fois, je te défends... tu entends bien ! je te défends...

Adrien ne trouva d'autre moyen de l'interrompre que de l'embrasser :

—Et pour qui donc le dépenserais-je, cet argent ? dit-il d'un ton câlin. T'ai-je reproché les privautés que tu t'es imposées pour m'élever ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! ne me raproche pas non plus de m'en souvenir. Je prétends, malgré toi, te soigner, te mijoter, te dorloter ; c'est mon unique bonheur, hélas ! laisse-le-moi.

Le jeune peintre avait prononcé cette dernière phrase avec une mélancolie qui n'échappa point à l'œil clairvoyant de sa mère.

—Tu as raison, lui dit-elle, aime-moi bien... jusqu'à ce que tu en aimes une autre ! soupira-t-elle, car cela viendra tôt au tard, si ce n'est déjà venu...

En disant ces mots, elle l'interrogeait du regard.

—Tu es folle ! dit doucement Adrien. Comment voudrais-tu que cela fût venu ?

—Je ne vois personne...

—C'est vrai... D'ailleurs, si tu aimais quelqu'un, tu me l'avouerais, j'en suis bien persuadée.

—Certainement, dit l'artiste en se détournant avec embarras.

Puis il ajouta d'un air tranquille :

—Tu n'as pas reçu de lettres pour moi ?

—Si, tu en trouveras deux ou trois sur cette table, à côté de toi.

—Et personne n'est venu me demander ?

—Si, deux dames.

—Deux dames ! répéta Adrien qui dressa l'oreille.

—Oui, la mère et la fille.

—Que me voulaient-elles ?

—Elles désiraient savoir quand tu serais de retour.

—Pourquoi faire ?

—Elles ne me l'ont pas dit.

—Mais elles t'ont laissé leur nom ?

—Pas davantage ! Elles ont prétendu que tu ne les connaissais pas.

—C'est différent ! fit négligemment Adrien.

Il se tut. Malgré le sang-froid qu'il affectait, il était intérieurement agité d'un pressentiment singulier. Mais il ne voulut pas se trahir devant sa mère.

Pour se donner une contenance, il ôta son pardessus, décacha les deux lettres qu'il avait sous la main, les parcourut et les rejeta dédaigneusement sur la table.

—Rien de nouveau ? demanda sa mère.

—Pas grand'chose ! Une seconde commande du marchand à qui j'ai vendu mes trois derniers tableaux.

—Tu n'as plus besoin de moi, alors ?

—Non, je te remercie.

Il était visiblement distrait, car, en toute autre circonstance, la commande qu'il venait de recevoir l'aurait comblé de joie. Pour l'instant, il ne cherchait qu'à dominer son émotion, à raffermir sa voix.

Au moment où sa mère allait se retirer, il se retourna vers elle.

—Mais, au fait, reprit-il en débouclant sa valise, tu ne m'as pas dit comment étaient ces deux dames ?

—Tu ne me l'as pas demandé.

—Parce que, si je ne les connais pas, cela m'intéresse médiocrement ; mais j'ai réfléchi que je pouvais bien les connaître de vue.

—C'est possible, fit docilement Mme Robert. Et d'abord ces dames sont riches, car je les ai vues monter dans un équipage à deux chevaux.

—Ensuite ? interrogea Adrien qui continuait à défaire sa malle.

—La mère est ce qu'on peut appeler une belle femme, poursuivait la veuve. Elle doit avoir trente-huit ans ; brune, fraîche et un peu forte...

—Connais pas ! dit l'artiste qui se baissa pour ramasser une pile de mouchoirs qu'il avait laissée tomber.

Quand il se releva, il était cramoisi.

—Et la fille ? demanda-t-il.

— Ah ! fit la mère avec une admiration sincère, la fille est la plus magnifique créature que j'aie jamais rencontrée !

— Si belle que cela ! ricana Adrien sans se retourner.

— Plus belle que je ne saurais dire, répartit naïvement Mme Robert. Des cheveux noirs splendides, des yeux bleus incomparables, un nez fin, délié, une bouche merveilleuse, une pureté de traits et de formes sans égale.

— Diable ! s'écria Adrien qui fouillait tout au fond de sa malle, tu as eu le temps de remarquer tout cela ?

— Oui, ces dames sont restées ici quelques instants. Nous avons causé de toi, de ton voyage à la mer.

— Ah ! fit l'artiste qui s'arrêta pour regarder sa mère ; tu leur as dit...

— Je leur ai dit ce que je crois être la vérité, répliqua sa mère avec une insistance boudeuse ; c'est que, depuis ce maudit voyage, tu étais devenu triste et rêveur ; je leur ai même confié les craintes que je ressentais, craintes que je ne t'ai jamais communiquées, parce que tu évites toujours de me répondre, que tu manques de franchise envers moi...

— Mais enfin, de quelle nature sont ces craintes ? Que leur as-tu dit ?

— Je leur ai avoué que je redoutais pour toi une passion sans issue.

— Comment ! s'écria Adrien, tu vas faire des confidences semblables à des femmes que tu ne connais pas, que tu n'as jamais vues, que je ne connais pas non plus !

— C'est ce que je me suis reproché quand elles ont été parties ; mais cela est venu si naturellement que je ne m'en suis pas aperçu sur le moment.

— Ma chère mère, dit le peintre d'une voix grave, tu me permettras de te reprocher ta légèreté. Quoi ! ce que tu n'oses me dire, à moi, tu le confies à des étrangères ! Mais en vérité, c'est folie ! Doublement folie d'avoir conçu de pareilles idées, et de les avoir exprimés devant des inconnues.

— Eh ! je le sais bien, confessa doucement la bonne dame ; mais que veux-tu ? C'est fait, il n'est plus temps de réparer ma faute. Ta sévérité est juste, je ne cherche pas à m'y soustraire, et j'ai pourtant une excuse. En les voyant arriver ici, j'avais pensé que ces dames étaient de tes meilleures relations ; je me suis livrée un peu trop facilement, peut-être à mes épanchements, mais il ne faut t'en prendre qu'à mon cœur de mère. Qui sait ?... J'espérais peut-être, sans me rendre compte, trouver auprès d'elles, un éclaircissement, une consolation...

— C'est égal, ma bonne mère, fit Adrien d'une voix plus tendre, c'est pousser un peu loin la confiance.

— Je ne m'en défends pas, car ce n'est pas tout.

— Quoi encore ? demanda l'artiste tremblant.

— Comme je travaillais à la layette de Gaston, elles se sont informées si tu étais marié, si c'était à mon petit-fils que je destinais ces chiffons ? Je leur ai conté alors l'histoire de la famille Dorval, elles m'ont promis de s'y intéresser, d'aller la voir, de lui fournir de l'ouvrage.

— Tu as bien fait, dit vivement le jeune peintre ; mais iront-elles ?

— J'en suis convaincue, car elles voulaient déjà me laisser quelques louis. Ainsi, tôt ou tard, nous saurons quelles sont ces dames en supposant qu'elles ne reviennent pas à l'atelier. Mais, j'y pense ! s'écria tout à coup Mme Robert, elles ont oublié ici un objet qui pourrait déjà nous mettre sur la voie. Je vais te le chercher.

A ces mots, elle passa précipitamment dans sa chambre.

— Hélène ici ! murmura Adrien confondu. C'est impossible ! Et pourtant c'est elle, j'en jurerais !

Au bout de quelques instants, la mère du jeune peintre revint avec un objet soigneusement enveloppé qu'elle remit à son fils.

Celui-ci le déplia vivement. C'était un mouchoir de batiste, garni d'une valenciennaise haute de trois doigts. Dans un coin, il aperçut une broderie. Il l'examina à la lumière. Cette fois, le doute ne lui était plus permis : le chiffre, ou plutôt la lettre

brodée à la main, était un H, surmonté d'une couronne de baron.

Heureusement pour lui, Adrien avait eu le temps de se préparer à cette surprise. Il ne sourcilla pas, il contint les battements de son cœur, tremblant que sa mère ne les entendit, car elle était là, près de lui, épiait le moindre de ses mouvements.

Il replia tant bien que mal le mouchoir qu'il tenait, et le jeta négligemment sur la table.

— C'est bien, dit-il. Je m'informerai auprès de mes amis et connaissances.

Puis, comme il lui tardait d'être seul, il se rapprocha de sa mère et la reconduisit jusqu'à la porte de sa chambre.

— Allons, dit-il, c'est assez bavardé pour ce soir, je ne veux pas que tu te couches si tard, et moi-même...

— C'est vrai, pauvre enfant ! fit-elle sans essayer de résister plus longtemps ; tu as fait un long trajet, tu as besoin de repos. Bonsoir ! A demain !

Au moment de disparaître, elle lui envoya de la main, un dernier baiser.

Maintenant, il était à même de peser les conséquences que l'indiscrétion de sa mère avait entraînées. Ces dames avaient-elles pu s'y méprendre ?

Avaient-elles traité de chimères les trames de la pauvre femme ? Ce n'était pas probable.

Ce qu'elles venaient faire chez lui, il l'ignorait, mais ce qui les en avait chassées, sans qu'elles voulussent même donner leur nom, c'était évidemment la crainte que Mme Robert ne se fût pas trompée.

Or, dans ce cas, la baronne pouvait-elle s'attribuer le mérite d'avoir excité l'amour d'Adrien ? Ce n'était guère admissible. Donc elle avait entrevu pour Hélène un immense danger : celui d'être aimée par un homme qui ne possédait ni nom ni fortune. Et elle avait fui ce danger.

Quant à Hélène, qu'avait-elle pensé de cette découverte ?

Voilà surtout ce qu'Adrien aurait désiré savoir.

On peut aisément se faire une idée de l'état dans lequel il se trouvait, à la suite de cet incident. On juge de quels baisers ardents il couvrit ce tissu léger que le hasard laissait entre ses mains comme pour lui enlever toute incertitude sur le nom de cette belle visiteuse dont la vue avait provoqué l'admiration de Mme Robert !

Tour à tour ivre de joie, affolé de peur, passant des espérances les plus vives au désespoir le plus profond, il se félicitait ou s'irritait de l'inconséquence dont sa mère avait fait preuve.

Ce qui pouvait résulter de plus heureux pour lui de ces confidences étranges, c'est que Mme de Vorcelles daignât faire visite à Mme Dorval, et apprit par elle l'histoire de ses relations avec d'Olligny.

Adrien se figurait que le comte était le seul rival redoutable qui se dressât entre Hélène et lui, et remerciait le ciel des armes qu'il lui avait fournies.

Sa haine servait bien.

La baronne avait été réellement alarmée des révélations que lui avait faites la mère de l'artiste.

Le silence que celui-ci avait gardé vis-à-vis d'elle sur leurs relations précédentes, sur le sauvetage dont il avait été le héros, sur la lettre d'invitation qu'il avait reçue la veille de son départ, éclairait Mme de Vorcelles. Ce parti pris d'Adrien de taire leur nom et les circonstances dans lesquelles il les avait rencontrées désignait si clairement Hélène que ni la mère ni la fille ne pouvait s'abuser.

Hélène ne s'en montra pas trop formalisée. Toute femme belle aime à se l'entendre dire, lorsqu'elle sait surtout que ce n'est pas un compliment banal qu'on lui débite. Mais la baronne songea immédiatement aux contrepoisons.

Elle se reprochait maintenant l'étourderie avec laquelle elle avait agi, lorsque, en compagnie de sa fille, elle avait couru après ce sauveur mystérieux qui lui glissaient continuellement entre les doigts. Elle regrettait son voyage au Havre, sa promenade à Argenteuil, sa lettre, sa démarche d'aujourd'hui.

Jamais idée ne serait venue à cette femme du grand monde, plus élégante et plus généreuse que réfléchie, qu'un pauvre hère comme Adrien se serait épris de sa fille.

Maintenant, seulement, elle entrevoyait que c'était possible, et elle se demandait si de son côté, Hélène n'éprouvait pas pour le peintre autre chose que la reconnaissance et la curiosité qu'elle avait manifestées.

En effet, la jeune fille avait rougi en entendant les confidences de Mme Robert, mais elle ne s'était pas indignée. Elle avait tenu son rang de femme bien élevée, elle n'avait tenté par aucune question précise de s'assurer de l'exacte vérité, mais elle n'avait pas bondi comme sa mère à la pensée qu'un tel amour eût germé pour elle dans le cœur d'Adrien.

Mme de Vorcelles ne voulut même pas l'interroger à cet égard, de peur de lui laisser croire qu'elle admettait la possibilité de cette passion. Elle se rappela, fort à propos, les ouvertures que lui avait faites indirectement le comte d'Olligny.

Peut-être, jusqu'alors, n'y aurait-elle souscrit qu'à contre-cœur, mais à présent, il lui parut que c'était le seul moyen d'arracher sa fille au péril qui la menaçait.

Raymond fut donc destiné, à dater de ce moment, à faire l'office de dérivatif, et la baronne résolut de planter le premier jalou.

—Tout ceci, dit-elle à sa fille dans la voiture qui les emportait au Bois, tout ceci est de l'enfantillage. Nous nous sommes conduites comme des étourneaux. Il ne faut pas non plus exagérer les délicatesses de la reconnaissance. Sans doute, nous devons quelque chose à ce pauvre garçon, puisqu'il a risqué sa vie pour nous sauver, mais il me semble qu'en lui faisant un cadeau, une œuvre d'art, par exemple... qui ait en même temps une valeur intrinsèque...

Elle interrogeait sa fille du regard, comme pour en obtenir un mot d'approbation, mais Hélène ne semblait pas l'entendre et jetait dans la rue des regards distraits, à travers la glace du coupé.

—Oui, c'est cela, poursuivit la baronne. De cette façon, nous éviterons des relations difficiles avec ce monsieur.

Toujours même immobilité d'Hélène.

—C'est que c'est vrai, continua sa mère en lui prenant la main, pour attirer forcément son attention, tu es grande et belle à présent, tu es en âge de te marier, et si tu voulais...

—Quoi donc ? demanda la jeune fille avec nonchalance.

—Je crois bien que tu serais comtesse.

Hélène se détourna d'un air indifférent.

—Mais je m'entends, insista la baronne. Comtesse avec un grand nom, une fortune de deux cent mille francs de rente, un mari jeune et bien de sa personne, galant, empressé...

—De quoi voulez-vous donc parler ? dit la jeune fille sans déguiser l'ennui que cet entretien lui causait.

—Je ne puis pas encore te dire son nom, mon enfant ; il n'a pas fait sa demande définitive, mais il y viendra, j'en suis sûre.

—Alors nous avons le temps d'y penser, fit Hélène en poussant un soupir de soulagement.

—Oui, pourtant cela ne tardera guère, répliqua sa mère. Nous voici bientôt à l'époque que le comte a fixée lui-même.

—Mais quel comte ? interrogea la jeune fille avec impatience.

—Tu le sauras prochainement.

—Oh ! rien ne presse, dit Hélène d'un ton boudeur.

Et elle reprit sa pose distraite, continuant de regarder dans la rue les passants qu'elle ne voyait pas.

La baronne comprit bien qu'il y avait un nuage dans l'esprit de sa fille, mais d'où venait ce nuage ? Était-ce le dépit de se voir aimée par un artiste, par un gueux ? Mme de Vorcelles n'osait pas l'espérer.

Comme on le voit, Adrien ne s'était pas fourvoyé. Le premier obstacle qu'il avait pressenti entre Hélène et lui, c'était le comte d'Olligny.

Le lendemain, quand il se leva, après une longue nuit d'insomnie, il était de mauvaise humeur.

Il descendit à l'atelier, alluma une cigarette, et se mit à tourner et retourner, sans rien entreprendre.

Quelques instants après on sonna.

C'était Mme Dorval.

Le jeune peintre fut un peu surpris de cette visite. Il crut qu'elle venait le remercier de ce qu'il avait fait, et lui offrit un siège.

—Monsieur, dit-elle avec une certaine contrainte, je viens vous rendre les trois cents francs que vous avez eu la bonté m'avancer.

Adrien tressauta. Cette restitution était la dernière chose qu'il attendit de la malheureuse veuve.

## XV

## CE QUE C'ÉTAIT QUE MADAME DORVAL.

Mme Dorval vit bien que l'artiste croyait difficilement à ses paroles.

Pour le convaincre, elle déroula un papier blanc qu'elle tenait caché dans la main, et aligna sur la table les louis qu'elle venait lui rendre.

—Je vous remercie, madame, fit Adrien confondu, mais je n'ai aucun besoin de cet argent et je ne voudrais pas, au moment où vos ressources sont si restreintes...

—Détrompez vous, monsieur, je suis riche à présent.

—Riche, vous ! Depuis quand ?

—Depuis hier.

—Vous avez donc fait un héritage.

—Non, monsieur.

—Alors, comment se fait-il ?

—J'ai vendu l'arme sur laquelle vous aviez bien voulu m'avancer cette somme.

—Comment ! après l'avoir conservée si longtemps, après vous êtes laissée mourir de faim et de maladie—pardonnez-moi l'expression...

—Oh ! elle est juste, fit Mme Dorval. Mais que voulez-vous ? l'occasion était si tentante... ma fille était si faible...

—Que vous n'avez pas eu le courage de résister, je comprends cela. Mais alors il faut que l'on vous ait offert de ce fusil un prix.

—Insensé, monsieur. Je n'y croirais pas si je n'avais pas l'argent dans les mains.

—Combien donc vous en a-t-on donné ?

—Je ne puis vous le dire.

—Mais qui vous l'a acheté ?

—Il m'est défendu de nommer personne.

—Pourtant il faut bien que ce prodigue ait su que vous aviez cette arme en votre possession ; il faut qu'il l'ait vue.

—C'est probable.

—Quoi ! vous n'en êtes pas sûre ?

—Non, monsieur.

—Vous ne connaissez pas votre acquéreur ?

—Je ne l'ai jamais vu.

—Et il ne vous a pas donné son nom ?

—Si, monsieur, son nom et son adresse.

—Voulez-vous parier que je le devine ? demanda Adrien.

—Vous savez donc de qui je veux parler ?

—Je m'en doute.

—Eh bien ! nommez-le.

—Et si je tombe juste, vous me le direz ?

—Je vous le promets.

—C'est le prince Cachemire.

—Le prince Cachemire ! répéta la veuve interdite. Quel est ce monsieur ?

—Ou plutôt non, reprit Adrien. C'est hier que cet homme est venu chez vous ?

—Oui, monsieur.

—Alors, c'est Berger.

—Et, en effet, c'est le nom qu'il m'a laissé.

—Et il demeure place Vendôme.

—Précisément.

—J'en étais sûr. Berger est l'intendant du prince Cachemire.



—Qu'est-ce donc que ce prince ? interrogea Mme Dorval de plus en plus intriguée.

—Le rajah Adjir-Adjimore, répondit Adrien, est un homme qui arrive de je ne sais quelle contrée du nord-ouest de l'Hindoustan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est colossalement riche, qu'on le dit humain et compatissant, et que vous en êtes une preuve vivante.

—Mais, hasarda timidement la veuve, comment ce grand seigneur a-t-il su que je possédais cette arme ?

—Je serai plus franc que vous, madame, répondit Adrien. Je m'accuserai de l'indiscrétion que j'ai commise, et j'espère que vous me permettrez de m'en réjouir en présence des résultats qu'elle a amenés.

—Je ne vous comprends pas, monsieur.

—En partant pour la chasse, il y a six jours, je me suis trouvé en relations avec le prince Adjir, dont un de mes amis m'avait déjà souvent parlé et à qui il m'a présenté.

—Je savais, par de Coissy, que cet Indien avait une réputation de générosité bien établie. Je résolus de l'intéresser à votre sort. En lui racontant votre navrante histoire, je lui appris de quelle façon j'avais entre les mains le fusil dont je comptais me servir, et grâce auquel j'ai fait des prouesses.

—Ah ! vous avez été heureux ? demanda la veuve avec un secret plaisir.

—C'est-à-dire que j'ai tué ce que je voulais et ce que je ne voulais pas.

—Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez chez le comte d'Olligny ?

—Oui, madame.

—Est-ce que vous lui avez également parlé de nous ? demanda encore Mme Dorval.

—Je ne vous la cacherai pas.

—Ah ! Et qu'a-t-il dit ? fit la veuve en affectant une profonde indifférence.

—Il m'a offert pour vous quelque louis que j'ai refusés.

—Ah ! merci, monsieur Adrien, dit Mme Dorval en lui tendant la main avec effusion.

Mais presque aussitôt elle la retira, confuse du mouvement involontaire auquel elle avait cédé.

—Tenez, madame, fit Adrien, vous venez d'avoir un bon mouvement, ne vous en repentez pas. Vous savez de quelle façon j'ai agi envers vous ; donc vous êtes bien certaine que je ne suis pas votre ennemi, que mes actions, pas plus que mes paroles, ne cachent un piège, et même que je suis tout disposé à vous être utile. Seulement je ne puis le faire qu'à la condition de connaître bien exactement votre situation. Or, vous avez beau vous en défendre, il est évident pour moi dès à présent que vous avez été en relations avec M. d'Olligny. A vous parler franc, je suis même convaincu que le séducteur de votre fille n'est autre que...

—De grâce, monsieur ! s'écria Mme Dorval d'une voix suppliante.

—Eh bien ! oui, je me tairai, dit Adrien, mais alors renoncez à me cacher un mystère qui n'en est plus un pour moi ; méritiez par la franchise de vos aveux les sympathies que vous m'avez inspirées. Croyez que je suis votre ami, votre meilleur ami, peut-être...

—Oui, vous avez raison, monsieur, répondit d'une voix étouffée Mme Dorval. Vous m'avez donné tant de preuves de votre bonté, votre mère a été pour nous si bienfaisante, que, pour la première fois depuis de longues années, je me suis sentie émue jusqu'au fond du cœur. Vous avez sauvé ma fille et mon petit-fils d'une mort certaine ; c'est bien le moins que je vous témoigne, par ma sincérité, la reconnaissance dont je suis pénétrée.

—A la bonne heure ! fit Adrien. C'est ainsi que les âmes honnêtes doivent parler.

—Oui, continua la veuve sur le même ton, je connais de longue date le comte d'Olligny, oui, c'est lui qui a accumulé sur nous tous les malheurs qui nous ont accablés.

—J'en étais sûr, murmura le jeune peintre avec une satisfaction secrète.

—Il y a longtemps, bien longtemps de cela, mon cher monsieur ! commença Mme Dorval. J'étais jeune fille, je me nommais Jeanne, j'habitais le village de Donzy, qui, vous le savez, est à deux kilomètres de Lépeau.

—Un homme demanda ma main, le plus beau, le plus noble, le plus rangé qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Mon père formula des exigences qui retardèrent pendant quelques temps notre mariage. Il ne consentait à donner ma main qu'à la condition que mon futur apporterait une dot de mille écus. Or, mon futur s'appelait Ferdinand, mais il était plus connu sous le surnom de Pâris, que lui avait donné son maître en raison de sa beauté.

Adrien dressa l'oreille, Pâris ! où donc avait-il déjà entendu prononcer ce nom ?

—Pâris, reprit la veuve, était garde chez le feu comte d'Olligny. C'était le comte qui l'avait recueilli tout enfant, qui l'avait élevé, qui lui avait servi de père. Malheureusement Pâris, au moment où il se mit sur les rangs pour obtenir ma main, ne possédait pas plus de quinze cents francs. Il me l'avoua franchement, me promit qu'il économiserait promptement les quinze cents francs qui lui manquaient et me demanda si j'aurais la patience d'attendre. Je le lui jurai solennellement. De ce jour, nous étions fiancés. Si résolu qu'il fût, pourtant, si résigné, devrais-je dire, Pâris était triste. Son maître s'en aperçut, le pressa de questions et finit par lui arracher l'aveu de l'amour que je lui avais inspiré et des obstacles qui s'opposaient à notre hymen.

—N'est-ce que cela ? s'écria M. d'Olligny. Va trouver le père de Jeanne et dis-lui que mon plus vif désir est de hâter l'accomplissement de ton mariage. Quant aux difficultés qu'il a soulevées, je me charge de les aplanir.

—En effet, continua Mme Dorval, quinze jours après j'épousais Ferdinand Pâris et je m'installais dans le pavillon que le comte avait affecté à notre usage particulier. Un an plus tard, j'étais mère d'une fille à qui nous donnions le nom de Juliette.

—Alors commença pour moi une existence dont il me serait impossible de vous décrire les félicités. Tout semblait sourire à nos desirs. Non content de nous avoir dotés, le comte avait augmenté les appointements de mon mari et lui témoignait une confiance presque aveugle...

—Yardon interrompit doucement Adrien, mais alors vous ne vous appelez pas madame Dorval, votre fille ne s'appelle pas Lucie...

—Non, mais vous allez bientôt comprendre pourquoi, ma fille et moi, nous avons répudié le nom qui nous appartenait.

—Un jour, continua la veuve d'une voix sombre, le bruit se répandit qu'une tentative de vol suivie d'assassinat avait été commise dans un château voisin.

—Chez le baron de Joue ! s'écria Adrien à qui la mémoire revint aussitôt.

—Oui, fit Jeanne stupéfaite. Vous connaissez donc cette histoire ?

—On me l'a racontée il y a quatre jours.

—Qui ? le comte ?

—Non, mais j'ai justement visité l'ancienne propriété du baron. Le jardinier qui nous a servi de guide est le même qui s'y trouvait à l'époque où le crime a été commis. C'est lui qui m'a dit que Pâris avait été arrêté, et sur ses propres aveux, jugé, condamné, et enfin envoyé à Cayenne, où il est mort.

—Mais ce qu'il ne vous a pas dit, répliqua Jeanne avec conviction, c'est que Pâris n'était pas coupable !

—Je vous demande pardon, fit l'artiste. Il m'a même affirmé que personne dans le pays n'avait cru à sa culpabilité.

—C'est la vérité pure, monsieur, s'écria énergiquement la veuve. Devant Dieu, je vous le jure !

—Vous le savez donc ? interrogea Adrien.

—Vous me demandez si je le sais ! éclata Jeanne. Mais vous croyez donc que, si je le savais, j'aurais supporté patiemment depuis dix ans la honte qui me ronge ? Vous vous imaginez donc que je n'aurais pas poursuivi de toutes mes forces

la réhabilitation de la victime ? Je n'ai malheureusement pour moi qu'une conviction intime, ardente, immuable, et vous n'ignorez pas que cela ne suffit pas aux yeux de la loi.

— Sans doute, mais alors pourquoi Pâris a-t-il avoué ?

— Parce que les circonstances le condamnaient, parce que les vêtements dont l'assassin était couvert, et qu'on avait retrouvés dans un bois voisin, étaient les siens, parce qu'enfin il n'avait pas de témoins pour établir son alibi, puisque j'étais au château, que notre pauvre enfant dormait, et qu'il a passé tout seul la soirée à la maison.

— Que dites-vous ? les vêtements de l'assassin appartenaient à votre mari ?

— C'est moi-même qui les ai reconnus, dit-elle en se frappant la poitrine, sans savoir de quoi il s'agissait, ignorant qu'ils étaient tachés de sang et qu'une preuve matérielle du vol, un rouleau d'or, était restée dans les poches.

— Mais, alors, comment expliquez-vous cette fatale coïncidence.

— Il n'y avait que deux façons de l'expliquer : ou l'on nous avait volé ces habits, ou m'on mari les avait prêtés. Or, je les avais vus sur la tablette de l'armoire le jour même, avant de sortir, et, Ferdinand n'a pas quitté la maison de la soirée ; donc on n'a pas pu les voler.

— Que croyez-vous donc, en ce cas ?

— Je vais vous faire part de mes soupçons, répondit fièvreusement Jeanne, soupçons que je n'ai pas même confiés à ma fille ! Et j'ai eu tort, ajouta-t-elle, car ce doute seul l'aurait sauvée.

Adrien ne perdait pas un mot des raisonnements de Jeanne, dont la foi robuste n'était pas loin de le pénétrer.

En outre, le récit de la malheureuse veuve entraînait dans une phase on ne peut plus intéressante.

— Il y a dans cette affaire, reprit-elle, beaucoup de détails que vous ignorez. Ainsi vous ne savez pas que, malgré les aveux de mon mari, son maître croyait également à son innocence. Cependant il eut beau l'adjurer à l'audience de ne pas déguiser plus longtemps la vérité, Pâris persista dans son déplorable système.

— Mais ceci n'est rien en comparaison des deux faits suivants :

— D'abord, M. de Jouve et son jardinier ont été d'accord, quand ils ont vu l'accusé, à déclarer que l'assassin ne leur avait paru ni si grand ni si fort.

— Ensuite, quand on a demandé à Pâris ce qu'il avait fait des douze cent mille francs volés, il s'est refermé dans un silence obstiné.

— Or le crime a sa raison d'être, sa logique, ses conséquences.

— Si mon mari avait tué et volé pour s'approprier l'argent du baron, et s'il n'avait pas l'intention de le restituer, ce qu'il avait de plus simple à faire, c'était de nier, et de nier jusqu'au bout, puisque les principaux témoins ne le reconnaissaient pas.

— De cette façon, il avait de grandes chances de s'assurer l'impunité.

— Mais si, ayant confessé son crime, il n'a pas dit où il avait enfoui d'argent, c'est qu'il ne savait pas ce qu'on exigeait de lui, c'est qu'il ne l'avait pas volé.

— Reste à deviner quels motifs ont guidé Pâris dans l'étrange conduite qu'il a tenue devant les magistrats instructeurs et devant le jury. C'est l'énigme que je me suis posée sans cesse.

— Vous admettez bien avec moi, n'est-ce pas, que pour aller voler quelqu'un d'une somme si importante, il faut être sûr au moins qu'il a cette fortune entre les mains, chez lui ?

— Or M. de Jouve a déclaré au tribunal qu'à l'exception de son notaire et de son acquéreur, personne avant qu'il arrivât au château du comte, où il était invité à dîner, ne savait qu'il eût en portefeuille le million qu'on lui a dérobé.

— Donc il serait naturel de conclure que c'est un des invités de M. d'Olligny qui aurait instruit Pâris de cette particularité, ou qui aurait lui-même commis l'attentat.

— Dans le premier cas, il aurait fallu que ce quelqu'un fût immédiatement venu répéter à mon mari les paroles du baron, et que celui-ci se fût décidé à l'instant.

— Mais pas un des témoins ne le déclara. Au contraire, ils furent unanimes à affirmer que pas un d'eux n'avait vu Pâris.

— En outre, il s'est écoulé si peu de temps entre le départ du baron et l'heure où s'est accomplie la tentative de meurtre, qu'il est matériellement impossible que mon mari ait eu le délai nécessaire pour se préparer à un tel forfait. Ce n'est pas en une heure que l'honnête homme le plus avéré devient subitement le dernier des scélérats.

— Par conséquent, nous voilà réduits déjà à cette unique probabilité : c'est un des convives de M. d'Olligny qui est coupable.

— Ici la question s'aggrave. Quant on songe que ces messieurs appartenaient tous aux plus grandes familles de France, quand on sait qu'ils étaient riches, il est bien permis d'hésiter.

— De toute nécessité il fallait que le vrai coupable fût dans une situation réellement désastreuse.

— Mais tous les invités de M. d'Olligny étaient des hommes d'un certain âge, dont la fortune était parfaitement assise, dont la position était bien établie, gens mariés, pères de famille, occupant un poste plus ou moins élevé dans les emplois, dans la diplomatie, dans l'armée, dans l'agriculture.

— Tous, — un seul excepté.

— C'était Raymond d'Olligny.

— Je vous disais, il n'y a qu'un instant, que mon mari était devenu l'intendant du comte. C'est, en effet, sur lui qu'il se reposait de l'administration de ses domaines, et il n'avait pas lieu de s'en repentir, puisque Pâris, depuis sa gestion, avait augmenté de dix mille francs les revenus annuels de son maître.

— Je vous ai dit aussi que mon mari était devenu son confident, et vous le comprendrez aisément quand vous apprendrez que le pauvre M. d'Olligny, vivant seul au château, abandonné de son fils, n'osait plus aller à Paris, pour ne pas y être importuné par les créanciers de Raymond, ou humilié des scandales que ce jeune prodigue semait sur sa route.

— A deux ou trois reprises déjà, le père avait payé les dettes de son fils, jusqu'à ce que, persuadé que sa bonté ne faisait qu'encourager les folies de Raymond, il lui déclarât qu'il n'interviendrait plus dans ses affaires.

— Le malheureux gentilhomme était navré. Cent fois il avait épanché sa douleur dans le sein de mon mari, de cet enfant adoptif qu'il avait élevé, formé à son image ; cent fois il s'était plaint à lui de ce fils ingrat. Il n'avait qu'une crainte, — et c'était peut-être un pressentiment, — c'était que Raymond ne le déshonorât par quelque infamie.

— Ses amis le mettaient au courant des faits et gestes de son fils. Le comte tenait de source certaine que Raymond devait plus de 300,000 francs et qu'en dernier lieu il n'était venu au château que pour échapper à ses créanciers.

— Nul autre convive de M. d'Olligny n'était acculé de la sorte.

— Et maintenant je vais vous poser une question, dit tout à coup Mme Dorval en se tournant vers Adrien.

— Comment vous expliquez-vous que mon mari, s'il était coupable, ait laissé dans un bois voisin les vêtements qu'il portait, perdant pour la fuite des instants précieux, quand il était à trois cents mètres au plus de sa maison, ou il lui était si facile de rentrer, où il aurait eu le temps de faire disparaître les preuves de son crime ?

— Que sais-je ?... balbutia Adrien confondu.

— Ah ! c'est tout ce que vous trouvez à répondre ! répliqua Jeanne d'une voix stridente. Eh bien ! je le sais, moi, et je soutiens que ces habits ont été prêtés par Pâris à Raymond, qui a commis le crime et qui, se croyant poursuivi par le jardinier du baron, a perdu la tête et a abandonné ces vêtements à l'endroit où il avait repris les siens.

— C'est impossible ! se récria l'artiste. Rien n'aurait été plus facile que de dire la vérité dans ce cas.

— Et de déshonorer du même coup son bienfaiteur, n'est-ce pas ? de le vouer au désespoir, au suicide ? Ah ! comme on voit bien que vous ne connaissez pas Paris ! s'écria Jeanne en relevant la tête avec orgueil.

— Mais, fit observer le jeune peintre, vous n'aviez pas les mêmes motifs de garder le silence, vous. Il fallait parler.

— Vous croyez donc que l'horrible situation dans laquelle je me trouvais me laissait alors toute liberté de raisonnement ? J'étais consternée, anéantie ! Ce n'est que depuis cette date fatale qu'à force de peser le pour et le contre, de recueillir les bruits qui couraient sur le compte de M. Raymond, j'ai reconstruit peu à peu cet édifice de probabilités.

— Ainsi, c'est par hasard qu'un des domestiques du château m'a appris, un an plus tard, que, dans cette même soirée Raymond avait quitté les convives de son père, s'était absenté de neuf heures et demie à onze et demie, précisément à l'instant où le crime s'accomplissait, et qu'il était revenu haletant, couvert de sueur, regagnant en toute hâte sa chambre, dans laquelle il s'était enfermé.

— Cela vous semble incroyable, je le vois, mais attendez... il vous reste peut-être bien des choses à apprendre :

— Vous ne connaissez pas Raymond d'Olligny.

— C'est vrai, dit l'artiste.

— Vous ignorez alors les bruits qui ont couru sur l'origine de sa fortune, vous ignorez qu'à la suite de la condamnation et de la transportation de mon pauvre mari, M. Raymond est rentré en France ; que, du *vivant de son père*, — elle appuya sur ces paroles, — il a désintéressé tous les créanciers, qu'il a acheté, dans le département de Seine-et-Oise, une propriété qu'il a arrondie graduellement jusqu'au chiffre de huit cent mille francs.

— Est-il possible ? s'écria Adrien.

— On vous dira, et il essaiera de vous faire croire, à vous comme aux autres, qu'il a gagné cet argent à la Bourse, pour-suivit Jeanne avec colère ; moi, je soutiens que ce n'est pas vrai, qu'il a menti ! Tenez : voulez-vous compter avec moi ?

— Voyons, fit l'artiste ébranlé.

— Trois cent mille francs à ses créanciers, huit cent mille pour sa propriété, cent mille pour vivre prudemment et pour attendre, combien cela fait-il ?

— Douze cent mille francs, additionna Adrien.

— C'est-à-dire précisément la somme volée au baron de Jouvé et qu'on n'a pas retrouvée.

— Oh ! non, se défendit le jeune peintre avec un geste d'horreur, c'est impossible !

— Ah ! je sais bien que c'est difficile à admettre, quoique j'en sois convaincre au point d'en jeter ma tête au bourreau ; si difficile que je n'ai osé le dire à personne, pas même à Juliette ; si affreusement révoltant que parfois je cherche à me persuader à moi-même que je suis folle.

## XVII

### QUELLES CONSÉQUENCES ADRIEN TIRA DE CES CONFIDENCES

Cette fois, ce qu'Adrien venait d'entendre était tellement au-dessus de ce qu'il pouvait imaginer qu'il ne chercha pas à cacher le trouble profond dans lequel le plongeait ses confidences.

— Pourquoi n'avoit-rait part à personne de vos soupçons ? demanda-t-il enfin.

— Parce que le feu comte d'Olligny était le seul qui me fût resté après la condamnation de Paris, et parce que je ne voulais pas que le sacrifice de mon mari demeurât stérile.

— D'ailleurs je ne savais rien alors des bruits qui commençaient à se répandre sur la fortune récente de Raymond. Ce ne fut qu'après le décès de son père que j'en fus instruite... et de bien d'autres encore, ajoute-t-elle en hochant gravement la tête.

— Quels bruits ? fit curieusement l'artiste.

— On prétendait que la mort du comte n'était pas purement accidentelle, que le domestique qui le soignait, et qui a disparu quelques jours après, avait commis, à dessein et d'après les

ordres de son jeune maître, la maladresse dont cette mort fut le résultat.

— Que dites-vous ? s'écria Adrien avec un geste d'horreur.

— Je n'invente rien, monsieur, répondit Jeanne ; je ne fais que vous répéter ce que tout le monde a entendu dire à voix basse, ce que vous auriez appris vous-même, si vous aviez vécu dans l'entourage de Raymond.

— Mais c'est épouvantable, cela ! On n'a donc pas eu de preuves de ce nouveau crime ?

— Quelles preuves pouvait-on en avoir ? Le seul témoin qui fût en état de déposer contre Raymond, c'était André, son domestique, et cet homme a brusquement quitté Paris, la France. Et puis, vous sentez bien que, riche et apparenté comme l'est le vicomte, personne n'a osé croire, de sa part, à une si révoltante scélératesse.

— En effet, un crime semblable est tellement hors nature qu'on en a le frisson rien que d'y penser, fit Adrien en joignant, malgré lui, le geste à la parole. Sortons de cette fange, je vous en conjure, et revenons à vous, à ce qui vous intéresse.

— Je ne demande pas mieux, consentit Jeanne. Je vous ai dit que, moi-même, je me refusais à croire à ce tissu d'infamies.

— Alors il ne vous reste plus qu'à me raconter ce que Berger est venu faire chez vous.

— C'était hier, commença docilement la veuve.

— Ma fille et son enfant allait mieux, j'avais passé une assez bonne nuit, et je m'étais remise au travail.

— Soudain, on rappla à ma porte. J'étais persuadée que c'était le docteur, quoique je ne l'attendisse pas si matin.

— A mon grand étonnement, ce fut un inconnu qui se présenta, et quand je dis un inconnu, je me trompe, car, en l'apercevant, je ressentis une commotion terrible. Je reculai, épouvantée. Je le regardai, immobile, pétrifiée.

— Dans le premier moment, j'avais cru que c'était mon pauvre mari qui revenait. Entre cet homme et lui, il y avait une ressemblance de traits, de taille, de couleur, de barbe et de cheveux, qui m'avait sauté aux yeux.

— Ce ne fut qu'en l'examinant attentivement que je reconnus mon erreur. La ressemblance était grossière et ne pouvait pas m'abuser longtemps. En outre, ce Berger demeurait froid et calme en ma présence, ce que Paris n'aurait assurément pas eu le courage de faire.

— Ce Berger avait, en effet, les traits beaucoup moins fins, le regard moins brillant, l'expression de la physionomie moins avenante, moins noble surtout.

— Mais cette ressemblance existe ? interrogea le jeune peintre.

— Tellement que je m'y suis trompée au premier abord, et que j'ai été sur le point de lui sauter au cou. Ce premier mouvement a eu la durée d'un éclair, mais je l'ai éprouvé.

— Quant à lui, il s'avança vers moi d'un air glacial.

— Madame, me dit-il, le prince Adgir, mon maître, a appris indirectement que vous étiez malheureuse, et que vous possédiez une arme magnifique.

— J'allais lui répondre, lorsqu'il m'interrompit du geste.

— Le prince, continua-t-il, est un fantaisiste, qui voyage pour son agrément, qui est riche à ne savoir que faire de ses millions, qui a le plus vif désir de vous obliger, et qui ne serait pas fâché d'emporter dans son pays un fusil de prix, dans le genre de celui que vous avez entre les mains.

— Mais je ne l'ai plus, lui fis-je observer.

— Il sait, me répondit-il, qu'un obligeant ami vous a avancé trois cents francs sur cet objet, mais il trouve cette somme insuffisante.

— Vous l'excuserez, madame, c'est un caprice qui lui a passé par la tête ; il le reconnaît, et il est prêt à le payer en conséquence, c'est-à-dire comme il convient à un homme qui, comme lui, remue des millions.

— Etes-vous disposée à lui vendre ce fusil ?

— Mais puisque vous êtes si bien renseigné, on a dû vous dire aussi que je ne voulais pas m'en défaire ?

—Mon maître ne l'ignore pas, madame ; seulement il a pensé que 50,000 francs en billets de banque vous décideraient peut-être,

—50,000 francs ! m'écriai-je à moitié folle de joie et de surprise.

—Les voici, madame, ajouta Berger en tirant de sa poche une liasse de billets.

—La tentation était trop forte. En un instant je me représentai ce qu'il y avait de bien être pour nous et de sécurité pour l'avenir dans cette fortune inespérée. Pour nous, c'était le salut, c'était la vie.

—Il me sembla que si Paris avait été près de moi, il m'aurait conseillé lui-même d'accepter ces offres séduisantes ; mais je ne pouvais pas croire qu'on me proposât sans restriction une somme de cette importance.

—Mais, lui fis-je observer encore, il est impossible que votre maître nous fasse une si riche aumône sans avoir quelque arrière-pensée ! Qu'exige-t-il de nous en échange ?

—Rien, madame, ou du moins peu de chose, répondit Berger.

—Parlez, lui dis-je avidement.

—Et mes yeux, démesurément ouverts, ne se détachaient pas de cette volumineuse liasse que l'intendant du prince avait déposé sur notre unique table.

—Vous pouvez vous considérer, d'ores et déjà, comme propriétaire de cet argent, reprit-il, si vous voulez seulement remplir les deux conditions suivantes :

—D'abord ne révéler à qui que ce soit mon nom, et encore moins celui du prince :

—Ensuite ne quitter, sous aucun prétexte, cette maison sans m'en prévenir la veille.

—N'est-ce que cela ? m'écriai-je ivre de bonheur... Je vous le promets de grand cœur.

—Et pourtant, en moi-même, je ne pus m'empêcher de réfléchir à cette seconde clause du marché. Qu'importait, en effet, à cet étranger, que je quittasse ou non la maison que j'habitais ? Quel but avait-il en exigeant que je le prévinsse de mon départ ?

—Je ne sus pas résister au désir de manifester ma surprise.

—Ne vous étonnez pas de si peu, madame, répliqua Berger, ou alors étonnez-vous de tout.

—Assurément il ne paraîtra naturel aux yeux de personne que mon maître paye cinquante mille francs, chez vous, une arme qu'il pourrait avoir pour mille ou douze cents francs chez un armurier. Quand je vous dirai que, depuis un an passé qu'il séjourne à Paris, le prince a secouru plus de trois cents personnes qu'il ne connaissait pas et qui ne méritaient pas à tant de titres que vous ses sympathies, je vous surprendrai bien davantage.

—Et pourtant nul n'est mieux que moi en état de vous l'affirmer, puisque c'est moi qui distribue pour lui ses largesses.

—Mon maître n'est pas un homme qu'il faille discuter, c'est un homme qu'il faut accepter avec sa fortune colossale et ses fantaisies de nabab. Sa charité s'exerce envers vous comme elle se serait exercée envers tout autre, un peu plus généreusement peut-être, parce qu'il est certain que vous en êtes plus digne, mais voilà tout.

—Ainsi je puis envoyer demain dans la journée chercher cette arme ?

—Oui, monsieur, répondis-je vaincue par tant de libéralité mais seulement dans le cas où la personne à qui je l'ai confiée serait de retour.

—Cette personne sera ici ce soir.

—Le prince vient de m'en informer par une dépêche, en me donnant l'ordre d'aller l'attendre à la gare.

—Alors, monsieur, comptez sur moi.

—Il sortit en me laissant son nom et son adresse.

—Quand je me trouvais seule en face de cette somme si énorme, que je n'en avais jamais rêvé de semblable, acheva Jeanne, ne pouvant pas croire encore à la possibilité d'un

pareil miracle, je déliai fiévreusement ce monceau de billets, dont la vue me brûlait les regards. Un brouillard passa devant mes yeux, je crus que j'allais perdre la raison...

Pendant la durée de ce long récit, Adrien s'était efforcé avant tout de dissimuler l'intérêt croissant que ces événements avaient fait naître en lui.

Mais Jeanne était si émue, si bouleversée, qu'elle ne songeait guère à s'inquiéter de l'effet qu'elle allait produire sur le jeune peintre.

—J'avais donc bien raison de vous dire que j'étais riche, poursuivit-elle après un silence.

—Si j'ai manqué à la première des conditions qui m'ont été imposées, c'est que vous-même avez deviné la vérité. Si je vous ai confié mes plus secrètes pensées, mes souffrances, ma vie entière, c'est que vous avez été pour nous bon et affectueux, c'est que c'est à vous que nous devons le peu de bonheur qui soit entré chez nous depuis dix ans.

—Vous invoquiez la Providence tout à l'heure, et je sens que vous aviez raison. Oui, vous avez été notre providence, notre bienfaiteur, notre sauveur. C'est un cœur pénétré de reconnaissance qui s'est ouvert à vous, librement, franchement, comme à un ami, persuadé que vous n'en abuseriez pas.

—Pour vous, pour tous, je resterai donc Mme Dorval ; Juliette sera toujours Lucie. Je ne vous ai rien raconté, rien avoué, je ne vous ai fait part d'aucune des convictions dont je suis pénétrée. Vous comprenez les motifs qui me font agir, qui me forcent à cacher un nom flétri ; vous ne voudriez pas me faire repentir de ma confiance en vous.

—Soyez tranquille, madame, répondit Adrien. Devant Dieu, qui nous entend, je vous jure que ce que vous n'avez appris restera pour moi enseveli dans le plus profond oubli !

À ces mots, il se leva et remit à Jeanne l'arme qu'elle était venue lui réclamer.

—Au revoir ! madame Dorval, lui dit-il avec une intention marquée.

Elle s'éloigna en le remerciant d'un bon sourire.

Mais quand il fut seul, il chercha à débrouiller le chaos d'idées confuses que ce récit lui avait inspirées.

Il n'avait plus aucun doute sur les relations de Lucie avec le comte.

Ce qui l'intriguait le plus à présent, c'était l'histoire de Paris et les récentes libéralités que le prince venait de répandre sur la famille Dorval.

Le chiffre de la somme versée par Berger était en effet complètement en dehors de celui que l'on consacre généralement à une aumône. Mais alors, quels motifs inexplicables avaient fait agir le prince Cachemire ?

Bien certainement, c'était la vue de ce fusil qui, le soir de sa première entrevue avec l'artiste, lui avait causé une si vive impression, qu'en dépit de sa volonté son émotion l'avait trahi.

Ce soir-là déjà, il avait manifesté le désir d'acquiescer à tout prix l'arme qu'Adrien lui représentait, désir qu'il venait de réaliser.

Quel intérêt avait-il donc à la posséder ?

S'il eût été question d'un autre homme, le jeune peintre n'aurait pas hésité à croire que c'était à Paris lui-même qu'il s'était adressé.

Cette pensée qui lui était venue tout d'abord, il n'était pas loin de s'y arrêter encore, depuis que Jeanne lui avait signalé la ressemblance dont elle avait failli être dupe entre Berger et son mari, car il avait été frappé lui aussi de cette ressemblance entre le prince et son intendant.

Mais quelle probabilité que le rajah Adjir-Ajimore ne fût autre que ce Paris, mort à Cayenne quatre ans plus tôt ?

Ce n'est pas en quatre ans qu'on se crée une fortune semblable à celle du nabab. Et quand même cela serait possible, Paris, le forçat en captivité de ban, — à supposer qu'il fût vivant, — aurait-il eu l'audace de rentrer en France, d'y braver au grand jour la police, la gendarmerie, de nouer des relations nouvelles avec ceux qu'il avait connus jadis ?

Si le prince avait été Paris, le comte d'Olligny l'aurait re-

connu. Il se serait présenté lui-même chez sa femme au lieu d'y envoyer son intendant. Il n'aurait dans aucun cas pardonné à Raymond d'avoir déshonoré sa fille, après le sacrifice qu'il avait accompli pour la sauver.

Cette hypothèse était donc inadmissible.

A tout hasard, Adrien résolut pourtant de s'éclairer. Il se rendit le jour même au ministère de la marine et y apprit que Paris et Gallois s'étaient évadés ensemble du pénitencier Sainte-Marie, que tous les deux avaient disparu, qu'à la vérité on n'avait pas retrouvé leurs cadavres, mais qu'on avait jugé inutile de les rechercher plus longuement, tant on était convaincu que toute évasion était impraticable par le chemin qu'ils avaient suivi.

Cette réponse ne satisfait que médiocrement la curiosité d'Adrien, ou plutôt n'eut d'autre résultat que de l'irriter davantage, car enfin tout individu dont on n'a pas retrouvé le corps, qu'on n'a pas enterré, peut avoir survécu miraculeusement à toutes les chances de mort qu'il encourait.

Ce n'était pas probable, mais il suffisait que cela fut possible.

Ce qui étonnait le plus Adrien dans toute cette affaire, c'est l'intérêt qu'il y prenait malgré lui.

Depuis qu'il avait pénétré par charité dans l'intérieur de Mme Dorval, le hasard avait semblé lui amener par la main, l'un après l'autre, tous les individus qui avaient joué un rôle dans ce drame mystérieux, depuis le comte d'Olligny qui y remplissait le principal personnage, jusqu'à l'humble jardinier du baron de Jouve, qui, bien innocemment, était venu indirectement corroborer de son témoignage les soupçons que Jeanne avait conçus.

Cet intérêt que ressentait involontairement le jeune peintre avait, sans qu'il s'en rendit parfaitement compte, une cause toute naturelle.

Si Raymond d'Olligny était, en effet, l'homme que la renommée publique avait accusé, il suffisait de le démasquer pour qu'il renouât de lui-même à la main d'Hélène.

Comment en acquérir la preuve? Voilà où était la difficulté.

Deux hommes seulement pouvait l'accuser. L'un, Paris, était mort; l'autre, André, avait disparu depuis six ans.

Quant à ses relations avec Lucie, c'était un de ces accidents trop fréquents pour que le monde daignât y faire attention et que la mère d'Hélène s'y arrêtât.

Néanmoins, Adrien ne désespérait pas. A ses yeux, aucune de ces impossibilités n'était irréalisable. Le hasard, qui avait tant fait, pouvait bien d'autres choses encore.

Assailli par ces pensées tumultueuses, l'artiste n'avait pas

touché de la journée à ses pinceaux, lorsqu'un domestique se présenta, porteur d'une lettre et d'un paquet volumineux.

Adrien décacheta l'enveloppe et lut ce qui suit:

"Monsieur,

"Puisque nous n'avons, je le vois, aucune chance de vous rencontrer à l'avenir, j'ose espérer que vous nous permettrez de vous exprimer la profonde reconnaissance dont nous a pénétrées votre généreuse conduite et de vous offrir, comme souvenir impérissable de notre gratitude, l'objet insignifiant que nous joignons à ce billet.

"Recevez, monsieur, au nom de ma fille et au mien, l'assurance de nos sentiments les plus sympathiques.

"Baronne A. DE VORCELLES."

L'artiste sourit avec un peu d'amertume, et défit le paquet dont le domestique était porteur. C'était une aiguillière Renaissance en argent repoussé, dont le pied, l'anse et l'ouverture supérieure étaient des chefs-d'œuvre de ciselure. Par la délicatesse du travail, par l'authenticité de l'objet, par le poids de la matière première, Adrien estima que cette œuvre d'art valait cinq mille francs au moins.

Il ne pouvait pas s'y méprendre.

Les indiscretions de sa mère avaient ouvert les yeux de la baronne et d'Hélène; elles renouaient à le voir, et, pour s'acquitter envers lui, elles lui faisaient remettre ce bijou d'art.

Le domestique allait s'éloigner, l'artiste le rappela.

—Mais, monsieur, dit le laquais, on m'a dit qu'il n'y avait pas de réponse.

—Je vous demande pardon, répliqua Adrien, il y en a une.

Et, sur-le-champ, il écrivit:

"Madame la baronne,

"Permettez-moi, à votre tour, de conserver comme le plus précieux témoignage de votre bienveillance la lettre que vous avez daigné me faire parvenir. Quant à l'objet dont vous avez cru devoir la faire accompagner, il est de trop grande valeur pour que je puisse l'accepter. Il ne saurait rien ajouter d'ailleurs aux sentiments de haute considération dont je vous prie de croire animé

"Votre très humble et très reconnaissant

"ADRIEN ROBERTS."

Puis il remit l'aiguillière dans sa gaine.

—Cette lettre et ce paquet à votre maîtresse! ordonna-t-il brièvement au domestique ébahi.

FIN

L'épisode qui fait suite a pour titre: LE COMTE D'OLLIGNY

## LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B. P. 133 MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goëlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme

- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancrede de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Epave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghon
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse

- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Falle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Evasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab